

@

Camille IMBAULT-HUART

**LA LÉGENDE DU
PREMIER PAPE
DES TAOÏSTES**

et

**l'histoire de la famille
pontificale de Tchang**

La légende du premier pape des taoïstes

à partir de :

LA LÉGENDE DU PREMIER PAPE DES TAOÏSTES et L'HISTOIRE DE LA FAMILLE PONTIFICALE DE TCHANG

par Camille IMBAULT-HUART (1857-1897)

Journal Asiatique,
Novembre-Décembre 1884, Série 8, Tome 4, pages 389-461.

Édition en format texte par
Pierre Palpant

www.chineancienne.fr

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos

- I. [Tchang Léang]
- II. [Premiers descendants de Tchang Léang. Taô-ling]
- III. [Taô-ling (suite)]
- IV. [Descendants de Taô-ling]
- V. [Descendants de Taô-ling (suite)]

Appendices

- I. Généalogie de la famille des Tchang
- II. Notes sur quelques montagnes célèbres dans l'histoire du taoïsme
- III. Le pêcher des taoïstes.
- IV. Superstition pékinoise relative au Maître céleste

AVANT-PROPOS

@

p.389 La famille patricienne des Tchang, qui eut pour berceau, plusieurs siècles avant notre ère, un petit royaume indépendant de la Chine centrale, a été aussi célèbre dans les annales de l'Empire chinois que dans celle de la doctrine taoïste ou rationaliste : l'un de ses plus illustres membres sous le rapport historique fut l'astucieux Tchang Léang, conseiller et bras droit du fondateur de la dynastie des Han, mais cette grande figure a peut-être été effacée, au point de vue religieux et philosophique, par celle de Tchang Taô-ling, son petit-fils à la huitième génération. Ce dernier, en effet, personnage historique devenu légendaire par la suite des temps, qui joignait à la connaissance approfondie du taoïsme ancien et moderne, la révélation de mystères inconnus et la science secrète de l'alchimie, fut pour ainsi dire le premier pontife du p.390 Rationalisme, et créa une sorte d'empire spirituel aujourd'hui encore en existence. Depuis qu'il a quitté ce monde pour aller prendre place aux côtés de son maître Lao-tseu, sa dynastie, s'il est permis de s'exprimer ainsi, n'a cessé de régner spirituellement sur les taoïstes, et, encore à l'heure actuelle, un de ses descendants subsiste paré du titre pompeux de souverain pontife du Taoïsme, et marche de pair, en quelque façon, avec le *Yen cheng-koung* ou rejeton officiel de Confucius.

A l'imitation sans doute de la doctrine tibétaine d'hérédité par la métempsychose, l'esprit de chaque successeur de Tchang Taô-ling transmigre à sa mort, dit-on, dans le corps de quelque enfant ou jeune membre de la famille, dont l'hérédité est révélée d'une manière surnaturelle aussitôt que le miracle s'est effectué ¹.

Dans les pages qui suivent nous avons eu pour but de tracer aussi correctement que possible, d'après les ouvrages chinois seulement, l'existence réelle et fabuleuse de Tchang Taô-ling, et de faire connaître également ses ancêtres et ses descendants qui ont joué un rôle plus ou

¹ W. F. Mayers, [The Chinese reader's manual, notice bibliographique sur Tchang Taô-ling, p. 10-11 \[n°35\]](#).

La légende du premier pape des taoïstes

moins proéminent dans l'histoire politique et religieuse du Céleste Empire. Ce récit est en quelque sorte, ainsi qu'on le verra, un curieux chapitre asiatique de l'histoire de l'esprit humain : on y trouvera en germe, en effet, les idées surnaturelles et démoniaques qui fleurirent au moyen âge en Europe, et qui furent la cause directe ou indirecte de tant de maux. « Le corbeau est noir partout » dit avec raison le proverbe chinois : l'homme est le même dans tous les pays du monde, et les idées humaines affectent, dans les deux hémisphères, des caractères presque semblables dont les nuances ne sont autre chose que la conséquence logique de la différence des races, des époques et des civilisations.

Nous croyons utile de donner ici la liste des ouvrages d'où^{p.391} ont été extraits et traduits les textes que nous avons mis en œuvre dans le récit qu'on va lire. Quelques-uns sont fort rares, même en Chine, et ce n'est qu'au prix de peines inouïes et de recherches patientes que nous sommes parvenu à les découvrir.

Le *Che ki*, Mémoires historiques du célèbre Sseu-mâ Ts'ien : livre 55, *Léou-'he'ou che kia*, Biographie du marquis de Léou (titre conféré par Han Kaô-tsou à Tchang Léang) : livres 7, 8, 9 qui renferment les histoires de Chiang Yu, de Han Kaô-tsou et de Lu taï-'héou ; le *Ts'ien Han-chou*, Histoire des Han antérieurs ; le *He'ou Han-chou*, Histoire des Han postérieurs ; le *Oueï-chou*, Histoire des Oueï ; le *San-Kouô-tche*, Histoire des trois royaumes, enfin le *Ming che*, Annales des Ming. Ces ouvrages, qui forment la majeure partie du corps des annales chinoises, sont trop connus pour qu'il soit nécessaire d'en parler plus longuement ici¹.

Le *Tâ Ming y-t'oung tche*. Description de l'Empire chinois à l'époque des Ming. C'est sur le plan de cette vaste géographie qu'a été rédigé le grand recueil qui porte le titre de *Tâ ts'ing y-t'oung tche*.

Le *Tseu-tche t'oung-kien kang-mou*, par Tch'en Jen-si, qui a pour base le *T'oung-kien kang-mou* ou Miroir général de l'histoire chinoise, de Tchou Chi des Soung.

¹ Voir notamment [A. Wylie, Notes on Chinese literature](#), p. 12 et suivantes.

La légende du premier pape des taoïstes

Le *Kang-mou tsi lan*, Collection de fragments du *T'oung-kien kang-mou*, revus et augmentés par un lettré du temps des Yuan (Mongols) nommé Ouang Yéou-chiô.

Le *Kang-mou tche-che*, *addenda* au *Kang-mou* de Tchou Chi par Foug Tche-chou, qui publia ce supplément en l'année 1465.

Le *Kang-kien y-tche lou*. Extraits faciles à connaître du *Kang-kien* ou Miroir : abrégé historique où l'on trouve p.392 cependant des détails qui ont échappé aux grands historiens. Auteur : Ou Tch'eng-tsuan. Cet ouvrage, publié en 1711, va jusqu'à la fin de la dynastie des Ming et complète ainsi le Miroir.

Le *Tou-chou ki-chou liô*, compendium qui renferme de nombreux extraits d'ouvrages dont quelques-uns sont aujourd'hui introuvables. Auteur : Koung Moug-jen (1707).

Le *Kouang-yu-ki*, Géographie de l'Empire chinois, par Lou Yng-yang (XVIIe siècle) : nouvelle édition, considérablement augmentée, de Ts'aï Fang-ping (1859) ¹.

Le *Paô-p'ô-tseu Tchen-yuan*, Véritable origine de Paô-p'ô tseu (surnom que le philosophe taoïste Kô Houng du IVe siècle s'était lui-même décerné). Traité du Taoïsme moderne comprenant des explications intéressantes sur l'alchimie taoïste, les charmes, les immortels, etc. Nouvelle édition refondue de Kô Tche-kiun (1819).

Le *Chen-sien tchouan*. Biographies de quatre-vingt-quatre immortels par le même Ko Houng ².

Le *Tch'oung tseng Séou-chen-ki*, Mémoires sur les génies, édition considérablement augmentée. Notices (nourries de faits plus ou moins fabuleux) sur les personnages taoïstes ³.

Le *Chen-sien t'oung-kien*, Miroir général des génies : grand ouvrage qui est pour le Taoïsme ce que le *Kang-mou* de Tchou Chi est pour

¹ Sur ces quatre derniers ouvrages, voir Wylie, *Notes on Chinese literature*, p. 20 et suiv.

² Wylie, p. 175.

³ Wylie, p. 154, et [Rev. J.-L. Shuck, Chinese Repository, tome X](#) (Cf. Cordier, *Bibliotheca Sinica*, tome I, col. 301).

La légende du premier pape des taoïstes

l'histoire de la Chine. ¹

Le *Chen-sien tsâ-ki*, Mémoires mêlés sur les génies : sorte de démonographie chinoise par Tche Fang-yun des Soung.

Le *T'oung-t'ien fou-ti-yé ming chan ki*, Mémoires sur les principales montagnes, rivières, les plus célèbres lacs et temples qui ont servi de retraite aux sages taoïstes, par Tou Kouang-t'ing (Xe siècle) ².

Le *Kin-tan tâ yaô*, Résumé sur le *Kin-tan* ou Élixir de longue vie, par Ts'in Che-'he'ou ³.

Le *Tsi-chô tsuan-tcheng*, sur les génies et démons et l'absurdité des fables qu'on rapporte sur leur compte, par un Père chinois catholique nommé Pierre Houang Feï-tien (1879). On y trouve presque tous les textes relatifs à toutes les divinités, mais quelquefois écourtés pour les besoins de la cause. Chaque notice est accompagnée d'une réfutation du prêtre indigène.

Le *Tchoung-tseng San kiaô yuan léou cheng ti Fô che séou chen tâ-tsuan*, Collection de notices et de documents divers sur les trois religions (confucianisme, bouddhisme, taoïsme), leurs divinités, leurs prophètes, etc., par Yu Paô de l'époque des Tsin : édition revue et augmentée de Jou Lin, de la dynastie actuelle. Ouvrage très curieux et très rare.

Le *Chang-yéou-lou*, dictionnaire biographique de Léaô Pin-yu (1617), édition augmentée et revue par Tchang Pô tsoung ⁴, son fils Tchang Soun-yen, et ses deux petits-fils Tchang Jô-kien et Tchang Mounghuan. Cet utile dictionnaire renferme plusieurs milliers de notices biographiques classées sous trois cent quatre-vingts noms de famille ⁵.

Le *Sseu-tch'ouan-t'oung-tche*, Description générale de la province du Sseu tch'ouan : magnifique ouvrage rédigé sur le plan ordinaire des

¹ Wylie, p. 178 et Gützlaff, *Chinese Repository*, tome VII, (Cf. Cordier, *Bibliotheca Sinica*, tome I, col. 301).

² Wylie, p. 177.

³ Wylie, p. 177.

⁴ Wylie, p. 177.

⁵ L'exemplaire que nous possédons provient de la bibliothèque chinoise de W.-F. Mayers, vendue à Péking en 1880 : il est enrichi d'un index alphabétique, écrit de la main même de ce savant sinologue, qui facilite singulièrement les recherches.

La légende du premier pape des taoïstes

tche (Wylie, p. 35), qui est plutôt une ^{p.394} mine de renseignements littéraires, archéologiques, historiques, légendaires, philosophiques et religieux, qu'une simple description géographique.

Le *Tchou-tseu ts'uan-chou*, Œuvres complètes du philosophe Tchou Chi des Song : les parties XII et XIV sont relatives aux esprits et aux diverses écoles de philosophies. Tchou Chi, de l'école des lettrés, y traite naturellement de haut le Taoïsme et le Bouddhisme, mais on trouve dans ses appréciations beaucoup d'idées justes qu'il a eu le talent, de plus, de présenter dans un style facile et agréable ¹.

Le *Yuan-kien lei-han*, Encyclopédie méthodique qui reflète toutes choses comme un miroir : précieuse collection publiée par l'ordre de K'ang Chi en 1710 ².

Le *Chiô-t'oung*, ou Totalité des études : Biographies des philosophes de toutes les écoles (confucianisme, taoïsme, bouddhisme) par Chioung Sseu-lu, surnommé King-siéou, du temps de K'ang-chi. On y trouve aussi des dissertations sur les principaux points des doctrines chinoises ³.

Le *Kai-yu-ts'oung-k'aô*, Recueil de mélanges d'un haut intérêt dû au pinceau de Tchaô Y, écrivain renommé de la dynastie actuelle, qui a écrit une bonne histoire des guerres de K'ang-chi et de K'ien-loung. Tchaô Y a consacré une courte notice à Tchang Taô-ling et à la famille des Tchang (livre 34, p. 27).

Enfin le portrait de Tchang Taô-ling se trouve dans une intéressante galerie historique connue sous le titre de *Kiè-tseu-yuan Houâ-tchouan*, Biographies illustrées du jardin de la Moutarde. Les Chinois attachent une haute authenticité à cette collection de portraits dont les types divers ^{p.395} pourraient fournir de nombreux et curieux sujets d'études aux personnes adonnées à l'ethnographie et à l'anthropologie ⁴.

Hankéou, janvier 1884.

¹ Wylie, p. 68.

² *Catalogue des livres chinois*, de Pauthier.

³ L'exemplaire que possède la Bibliothèque nationale de Paris est malheureusement incomplet.

⁴ Wylie, p. 124.

I

@

C'était environ deux siècles avant l'ère chrétienne : le terrible empereur des Ts'in connu dans l'histoire sous le nom de Che Houang-ti, aussi célèbre par l'incendie des livres qu'il alluma que par la construction de la Grande Muraille dont il conçut le plan, mettait à bas, les unes après les autres, toutes les petites principautés féodales qui constituaient la Chine de ce temps. Tout lui succédait : les villes les plus fortes se rendaient à discrétion, les troupes les mieux aguerries pliaient devant ses phalanges, les princes les plus fiers se soumettaient à ses lois.

Le petit État de Han ¹, qui occupait la région septentrionale de la province actuelle du Hô-nan et les plaines méridionales de celle du Chen-si et qui, depuis trois siècles, vivait avec douceur sous l'autorité d'une famille nationale, ne manqua pas d'avoir le même sort que ses voisins : la raison du plus fort obligea son prince à descendre du trône. Dès lors, le pouvoir despotique et abhorré de Che Houang-ti remplaça le gouvernement libéral des souverains de ^{p.396} Han et le peuple dut désormais courber le front sous l'épée du vainqueur.

Un jeune et riche patricien, Tchang de son nom de famille, Léang de son prénom ², dont les ancêtres avaient successivement été, comme par droit d'héritage, les premiers ministres et les conseillers fidèles des six derniers rois de Han ³, aima cependant mieux s'exiler que vivre

¹ Il ne faut pas confondre le nom de ce petit royaume avec celui de la dynastie des Han, qui fut fondée par le célèbre Léou Pang, ainsi qu'on le verra plus loin, deux siècles avant J.-C.

² Le *tseu* ou appellation familière et littéraire de Tchang Léang était *Tseu-fang* (litt. *maison du fils*). Voir les *Han-chou* et surtout le *Che-ki*, liv. 55, chap. XXV de la section *che kiâ*, « généalogies », où se trouve la biographie de Léou héou (marquis de Léou, titre donné à Tchang Léang par le fondateur de la dynastie des Han). Cf. *Kouang-yu-ki*, qui résume l'histoire de Tchang-léang d'après le *Che-ki*.

³ Le grand-père (*tâ-fou*) de Tchang Léang, nommé Tchang K'ai-ti (*Tchang qui ouvre la terre*) fut premier ministre de Han Tchaô-héou, de Chuan-houei-ouang, et de Siang-ai-ouang ; son père Tchang P'ing (*Tchang le Pacifique*) servit en la même qualité Li-ouang et Naô-houei-ouang : il mourut la 23e année du règne de ce dernier. Depuis cinq générations la famille des Tchang avait fourni des ministres à la maison des Han. (*Che-ki, loco citato.*)

La légende du premier pape des taoïstes

sous les lois des Ts'in : ardent patriote, attaché par sa naissance à la famille déchue, il réalisa une portion de sa fortune, abandonna les belles terres qui formaient la majeure partie de son patrimoine, et, le cœur rongé par le désespoir, il quitta la ville de Houaï-yang ¹, où il faisait alors ses études, en jurant de trouver un vengeur à son pays esclave. Se dirigeant vers l'est, il entra bientôt sur le domaine du Ts'ang-'haï-kiun, Prince de l'Océan ², qui p.397 régnait en ce temps sur les Oueï-mô. Ses malheurs, aussi bien que son savoir et ses bonnes manières, le firent bien accueillir de ce petit monarque. Tout en cherchant le moyen d'exécuter le projet qu'il méditait, Tchang Léang passa quelque temps dans ce pays. Un jour, il distingua dans un tournoi un guerrier d'une force peu commune qui jonglait pour ainsi dire avec un maillet de fer pesant plus de cent vingt livres chinoises ³. C'était l'homme qu'il lui fallait pour accomplir son dessein : il le fit venir, lui fit part de ses plans, et l'homme, séduit par l'appât d'une somme d'argent, mit son bras à sa disposition. Il ne s'agissait de rien moins que d'assassiner Che Houang-ti ⁴.

p.398 Tchang Léang et son acolyte s'éloignèrent déguisés de la cour du prince des Oueï-mô et pénétrèrent dans l'empire des Ts'in. Ils tentèrent plusieurs fois, mais en vain, de s'approcher de la personne de

¹ L'actuel *Tch'en-tchéou* (n° 528 de *The cities and towns of China*, by Playfair), province du Hô-nan, lat. 33° 46' ; long. 115° 03'. (Voir le *Che-ki*, commentaire *Tcheng-y* et le *Kouang-yu-ki*).

² « Le *Ts'ang-'haï-kiun*, dit le commentaire *Tsi-kié* du *Che-ki*, était le chef (*Kiun-tchang*) des *Toung-y* ou « Barbares orientaux ». — « Au temps de Vou-ti des Han (140-86 av. J.-C.), le chef des barbares orientaux *Oueï* fit sa soumission comme *Ts'ang-'haï-kiun* (commentaire *Sô-yng*) ». Le *Han-chou* vient à l'appui de ce fait (*Vou-ti-ki*, Histoire de Vou-ti) : « La première année (de Vou-ti = 140 av. J.-C.), *Nan-lu*, prince des barbares orientaux *Oueï*, fit sa soumission comme *Ts'ang-'haï-kiun* ». Il s'agit ici du *Mô-oueï-kouô*, royaume des *Mô-oueï* (ou *Oueï-mô*) qui, au temps où Sseu-mâ Ts'ien écrivait son histoire, avait passé sous le joug de l'empereur de la Chine par une allégeance volontaire. — La géographie *Kouâ-ti-tche* nous apprend que « les *Oueï-mô* (ou *Mô-oueï*) sont au sud du *Kaô-li* (Corée), au nord du *Sin-lô* (Sinra), et à l'est, s'étendent jusqu'à la mer. (Voir la notice que *Mâ Touan-lin* a consacrée aux *Oueï-mô*, traduite par M. d'Hervey de Saint-Denis, [Ethnographie des peuples étrangers à la Chine, tome I, p. 16 et suivantes](#). Consulter également cette *Ethnographie, passim*.)

³ Le *kin* ou *livre chinoise* vaut actuellement 630 grammes : malgré nos recherches, nous n'avons pu nous assurer si le *kin* du temps des Han avait une plus grande valeur que celui de nos jours.

⁴ L'alinéa qui précède commence pour ainsi dire la biographie de Tchang Léang par Sseu-mâ Ts'ien (*Che-ki*, livre 55). Nous allons suivre maintenant ce récit presque pas à pas.

La légende du premier pape des taoïstes

Che Houang-ti ; la tâche n'était pas aisée. L'empereur n'avait pas grande confiance dans ses nouveaux sujets, et n'ignorait pas, au reste, que l'exercice du pouvoir absolu incite d'ordinaire aux attentats ; il était donc toujours entouré d'une garde fidèle dans toutes ses sorties ¹, et il semblait de plus avoir à cœur de se soustraire aux regards des populations ; car, hors de son palais, il ne quittait presque jamais sa voiture fermée. Enfin un jour, les deux conjurés rencontrèrent l'empereur dans la plaine sablonneuse de Pô-lang ² ; un nombreux et brillant équipage accompagnait le monarque. Le guerrier mercenaire crut ^{p.399} l'occasion favorable : il mesura son coup et lança avec vigueur son redoutable maillet. Mais il s'était trompé, l'instrument de fer n'écrasa qu'une voiture de la suite et un malheureux aide-de-camp qui s'y trouvait. Immédiatement on se mit à la poursuite des criminels ; grâce à la vitesse de leurs chevaux, ces derniers purent se soustraire par une fuite rapide à un horrible châtement.

Quand il vit à quel danger il avait échappé et surtout lorsqu'il apprit qui avait dirigé le bras de l'assassin, l'empereur des Ts'in entra dans une vive colère : il ordonna que l'on fît les recherches les plus actives et les plus sévères pour s'emparer des coupables à quelque prix que ce fût. Tchang Leang dut prendre un déguisement, un faux nom, et parvint à se cacher dans un humble réduit du petit district de Chiâ p'eï, dans l'actuelle province du Kiang sou ³.

Habitant une cabane délabrée sur une colline écartée que baignait une rivière, il employa ses loisirs à lire et à méditer : il sortait rarement de sa cachette et moins souvent encore il allait jusqu'au district. On le

¹ D'après le commentaire *Sô-yng* du *Che-ki* (dû aux savantes recherches de l'historien Sseu-mâ Tchen de la dynastie des T'ang), le cortège du *T'ien-tseu* ou Fils du Ciel se composait alors de *trente-six chars*. Disons en passant que les commentaires *Tcheng-y* (véritable explication) et *Tsi-kié* (explications réunies) du *Che-ki*, que nous avons déjà cités et qu'on trouvera encore notés plus loin sont, le premier, de Tchang Chèou-tsié, des T'ang, le second, de Feï Yen, des Soung.

² La plaine sablonneuse de Pô-lang (*Pô-lang-châ*) était au sud de la ville actuelle de Yang-vou (Commentaire *Sô-yng*) ; il y avait jadis, paraît-il, une ville de Pô-lang (*Pô-lang-tch'eng*). *Yang-vou* (Playfair, 8328) est une ville de district de Houai-ts'ing-fou, province du Hô-nan ; lat. 35° 5', long. 114° 8' ; sous les Ts'in elle portait le nom de *Pô-lang-châ*, sans doute à cause du voisinage de ces plaines de sable.

³ *Chiâ-p'eï*, petit village à trois *li* à l'est de P'eï-tchéou, province du Kiang sou. (Voir Playfair 2724).

La légende du premier pape des taoïstes

considérait dans les environs comme un hermite. Parfois, cependant, il descendait jusqu'à la rivière et passait un pont rustique jeté là sur les bords du cours d'eau. Un jour qu'il traversait ce pont il aperçut un vieillard (*laô-fou*), grossièrement vêtu, qui venait de laisser tomber son soulier au pied de l'arche.

— Jeune homme, dit le pauvre homme en p.400 le hélant, descendez donc me chercher ma chaussure !

A cette abrupte interpellation, la première pensée de Tchang Léang fut de répondre hautement à cet homme ; mais, voyant son âge avancé, il se contint et alla ramasser le soulier. Lorsqu'il remonta et présenta celui-ci au vieillard, ce dernier lui dit :

— Chaussez-moi !

Tchang Léang poussa la condescendance jusque-là, et, comme le *laô-fou* était grand, il s'agenouilla pour le chausser. Cela fait, le vieillard partit d'un éclat de rire et s'en alla : très étonné, le jeune Léang le suivit des yeux, et, après que l'étranger eut fait un *li* de chemin, il le vit revenir à lui.

— Jeune homme, parla le vieillard, je crois qu'il est possible de faire quelque chose de vous : dans cinq jours, venez me trouver ici au jour.

— Je viendrai, répondit le jeune Léang en s'inclinant.

Au jour fixé, en effet, Tchang Léang se rendit au lieu du rendez-vous, encore que l'aube venait à peine de poindre ; le *laô-fou* s'y trouvait déjà :

— Comment pouvez-vous arriver si tard, s'écria celui-ci en colère, quand un homme de mon âge vous donne un rendez-vous ! Allez ! Revenez dans cinq jours, mais soyez plus matinal !

Cinq jours après, au chant du coq, Tchang Léang trouvait le vieillard qui l'attendait déjà et qui l'accueillit de la même manière que la première fois. Enfin, il prit ses mesures pour arriver avant minuit : le

La légende du premier pape des taoïstes

laô-fou n'était pas encore sur le pont, et ne se présenta que quelques instants après :

— Voilà ce qui ^{p.401} doit être, dit-il joyeux,

et il tira un livre de sa manche :

— Lisez ceci, continua-t-il, et vous serez apte à être le conseiller d'un souverain : dans dix ans vous vous élèverez, et treize ans plus tard vous me reverrez au pied de la montagne de Kou-tch'eng (ville des grains) de Ts'i-Peï ¹ ; la pierre jaune que vous trouverez là, ce sera moi-même.

Il n'en dit pas plus et partit.

Au jour, Tchang Léang examina le livre. C'était un traité en trois chapitres intitulé *T'ai-koung ping-fâ*. Tactique de *Tai-koung* ou *Kiang Tseu-yâ*, conseiller célèbre de Ouen-ouang de la dynastie des Tchéou ².

Dès lors, le jeune Léang s'appliqua à lire, à étudier et à méditer constamment cet ouvrage : il ne quitta plus sa retraite de Chia-p'eï. Dix années s'écoulèrent ainsi. Un beau jour, il apprit d'un passant que Che Houang-ti était mort, que le grand empire ^{p.402} s'effondrait et qu'on ne voyait plus, au palais des Ts'in, que dissensions haineuses et crimes sauvages, et, dans les provinces, que sanglantes rébellions et effroyables révolutions. Dans de telles conjonctures, il ne pouvait rester oisif : son devoir même l'appelait à hauts cris à prendre part active à une lutte contre une dynastie asservisseur de son pays natal, (an 208 av. J.-C.). Il réunit donc une centaine de jeunes villageois, et partit à

¹ D'après la géographie *K'ouâ-ti-tche* (citée par le *Che-ki*, cf. *Kouang-yu-ki*), la montagne de Kou-tch'eng portait également le nom de Houang-chan, *montagne jaune* : elle est située à l'est du district de Toung-a, de l'arrondissement de Ts'i-tchéou. « Ts'i-tchéou, dit le commentaire *Tcheng-y* est le Ts'i-peï des temps jadis. » Toung-a est un district de T'ai-yuan-fou, province de Chan-toung ; lat. 36° 23', long. 116° 22' (Playfair, 7.671).

² T'ai-koung, dit l'ouvrage *Ts'i-lou* cité par le commentaire *Tcheng-y* du *Che-ki*, n'est autre que Kiang Tseu-yâ. En effet ce personnage ancien porta ce titre. (Voir [Mayers, Chinese reader's Manual, p. 81, n° 257](#)). Le *Chang-yèou-lou* qui en donne une notice biographique (d'où M. Mayers a traduit la sienne), nous apprend que Kiang Tseu-yâ a été l'auteur d'un traité sur l'art militaire intitulé : *Léou-t'aô ping-fâ*, Tactique des six carquois (c'est là l'origine de l'expression *t'aô-liô*, stratégie). Voir *Chang-yèou-lou*, livre X. C'est Kiang Tseu-yâ qui le premier eut, chez les Chinois, la gloire d'avoir réduit la guerre en art.

La légende du premier pape des taoïstes

leur tête joindre les rebelles.

En ce temps, le *Tch'ou Houaï-ouang*, ou Houaï, roi de Tchou, qui venait de s'élever sur les ruines de l'empire de Che Houang-ti, donnait le commandement d'une de ses armées à Léou Pang, alors connu sous le nom de *P'eï-Koung*, duc de P'eï, et lui enjoignait de se mesurer avec les dernières troupes des Ts'in envoyées pour le combattre ; Tchang Léang rencontra cette armée comme elle marchait à l'ennemi : il s'y rallia avec ses gens et s'attacha à la fortune de l'aventurier hardi et intelligent qui la commandait. Léou Pang savait distinguer les hommes de valeur et se servir de leurs talents : il fit de Tchang Léang son conseiller et son ami. Il prêta attention aux avis que ce dernier puisait le plus souvent dans l'ouvrage mystérieux du *laô-fou* et eut le courage rare de les suivre même lorsqu'ils étaient opposés à sa propre inclination. Il se tira ainsi avec succès de bien des conjonctures difficiles au milieu desquelles il eût infailliblement sombré s'il s'en était tenu à ses premiers desseins.

p.403 Léou Pang avait un rival redoutable dans la personne du sanguinaire Chiang Yu, le second général du roi de Tch'ou ; mais il avait sur lui l'immense avantage de savoir se faire aimer de ses soldats et des habitants des contrées qu'il traversait. Chiang Yu balançait la réputation militaire de Léou Pang ; mais, tandis que le premier, cruel à ceux qui lui résistaient, laissait partout de sanglantes et tristes traces de son passage, le second, sur les conseils de Tchang Léang, se signalait par son équité et par sa modération en toutes choses. Il avait pour règle de bien traiter les populations, et, grâce à une discipline sévère, il avait fini par forcer ses troupes à les respecter également. Avec l'astuce qu'il avait puisée dans la Tactique de Kiang Tseu-yâ, Tchang Léang conseillait de faire la guerre aussi bien avec l'argent qu'avec le fer, et Léou Pang ne manquait jamais de suivre cet avis lorsqu'il arrivait devant une place forte ou quand il se trouvait en présence d'une armée ennemie ¹.

¹ Voir le *Che-ki*, Biographie de Tchang Léang (livre LV) et histoire de Chiang Yu (livre VIII).

La légende du premier pape des taoïstes

Ce fut Tchang Léang qui eut le premier l'idée et qui amena la conclusion de ce pacte aux termes duquel le premier des deux rivaux qui s'emparerait de Chien-yang ¹, ville capitale des Ts'in, en resterait le maître et le prince ; et ce fut aussi par suite de ses conseils que Léou Pang triompha des dernières armées des ^{p.404} Ts'in en deux batailles rangées et fit son entrée dans la capitale avant le féroce Chiang Yu. Cet événement marqua la fin de la dynastie des Ts'in : le petit-fils de Che Houang ti fut contraint de se livrer entre les mains du vainqueur.

Un épisode qui trouve naturellement ici sa place montre quelle influence le sage Tchang Léang avait su prendre sur l'esprit de Léou Pang. Lorsque ce dernier, après son entrée triomphale à Chien-yang, parcourut le palais des souverains des Ts'in, il fut étonné, ravi, transporté d'admiration à la vue des richesses de toutes sortes accumulées dans ce magnifique édifice, et du luxe prodigieux étalé à chaque pas : les salles étaient spacieuses et ornées des meubles les plus riches ; les appartements, embellis de sculpture, recélaient mille trésors ; les splendides jardins, tracés par un Le Nôtre du temps, étaient ornés des fleurs les plus rares ². En un mot, les chefs-d'œuvre de l'art y disputaient le pas à ceux de la nature. Séduit par ce spectacle, le vainqueur manifesta l'intention de ne plus quitter ce palais, lieu enchanteur qui pouvait être pour lui une nouvelle Capoue. Un ancien boucher, devenu l'un des officiers les plus distingués de Léou Pang, nommé Fan K'ouaï ³, comprit le danger et voulut arracher son maître à ces délices ;

— P'eï-Koung, lui dit-il, voulez-vous posséder ^{p.405} l'empire ou bien voulez-vous n'être qu'un richard ?

— Je veux posséder l'empire, répondit Léou Pang.

¹ Chien-yang, nom de Si-an-fou, capitale actuelle de la province du Chen-si, sous les Ts'in (*Kouang-yu-ki*).

² De plus, ajoute Sseu-mâ Ts'ien, il y avait plusieurs milliers de jolies femmes dans le harem impérial des Ts'in.

³ Sur lequel voir *Che-ki*, livre XCV, biographie 35 et [Mayers, Manual](#).

La légende du premier pape des taoïstes

— Je viens de parcourir le palais des Ts'in, repartit Fan-K'ouai ; les belles salles, les magnifiques tentures, les précieux bijoux, les splendides cloches et tambours, les objets extraordinaires que j'ai vus sont en nombre incalculable. Si vous entrez dans le gynécée, vous y verrez plus de mille belles femmes. C'est tout cela qui a fait perdre l'empire aux Ts'in ! Ne restez pas une minute de plus dans cette demeure enchantée ! Reprenez les armes et continuez à marcher dans le chemin que le destin vous désigne !

Mais Léou Pang ferma l'oreille à ce discours. Averti, Tchang Léang se précipita à son tour chez son général pour le détourner de son projet :

— Les Ts'in, lui dit-il, n'avaient pas de règle de conduite ¹, P'ëi-Koung, vous les avez chassés, ces voleurs pervers ! A l'encontre d'eux, vous devez être simple et économe, sobre et vertueux. Rester ici à se complaire dans les plaisirs, c'est en quelque sorte « aider les tyrans à exercer la tyrannie ». Sans doute les paroles sincères blessent l'oreille, mais elles profitent aux actions ; de même les médecines violentes sont amères au goût, mais sont utiles à la guérison des maladies ². Je vous en prie, écoutez les paroles de Fan K'ouai !

Léou Pang comprit en effet que la raison parlait par la bouche de son conseiller : il se rendit à son discours ^{p.406} et quitta le palais des Ts'in pour soutenir la guerre que son rival Chiang Yu, jaloux de son succès et de sa gloire, venait de lui déclarer.

Cette lutte se fit avec fureur de part et d'autre : mais enfin, après maints bons et mauvais succès, Léou Pang qui, sur ces entrefaites, avait placé sur sa tête la couronne impériale et fondé ainsi la dynastie des Han (an 202 av. J.-C.), parvint à l'emporter sur son ancien ennemi. Désormais, Han Kaô-tsou (tel fut le titre qu'il prit en montant sur le trône) resta sans conteste le maître de l'empire. D'après les conseils de

¹ *Ts'in ouei vou taô (Che-ki).*

² Proverbe souvent cité qui est tiré du *Kia-yu* de Confucius, livre IV, chapitre XV.

La légende du premier pape des taoïstes

Tchang Léang, son fidèle Achate, il établit alors la ville capitale de ses États à Kouan-tchoung (ancien nom de l'actuelle Si-an-fou, Chen-si) de préférence à Lô-yang (Hô-nan-fou) qu'on lui vantait fort ¹.

Han Kaô-tsou n'oublia pas ceux qui l'avaient aidé de leurs conseils, de leur argent ou de leur bras, et, la sixième année de son règne (196 avant J.-C.) il leur conféra des titres nobiliaires et des apanages : à Tchang Léang il donna pouvoir de choisir à son gré trente mille *'hou* ou feux du pays de Ts'i. Mais le conseiller du fondateur des Han n'était pas si ambitieux : soit par crainte des ennuis que ne ^{p.407} pouvait manquer d'attirer la possession d'un grand fief, soit uniquement pour faire sa cour à son souverain, il demanda à Han Kaô-tsou de lui faire seulement la grâce de lui donner l'investiture du petit territoire de Léou, dans les limites duquel il avait pour la première fois rencontré Léou Pang ².

Après les guerres achevées, Tchang Léang avait suivi l'empereur dans sa ville capitale, mais, souvent malade, il avait renoncé à la politique active ; il considérait du reste son rôle comme terminé : les Ts'in étaient à bas, l'empire pacifié, le trône des Han affermi. Il disait lui-même :

— Ma famille a fourni des premiers ministres aux souverains des Han : quand ces derniers furent détrônés, je renonçai à mes richesses pour les venger ; j'ai réussi. Le monde entier a été ébranlé par mes menées. Avec une langue de trois *ts'oun* (pouces) de long, j'ai été le conseiller de l'empereur. Sa Majesté ma conféré l'investiture d'un territoire et m'a rangé

¹ *Che-ki, loco citato*. Cf. *Kouang-yu-ki*. Plus tard le nom de *Tch'ang-an*, longue paix, fut donné à Si-an-fou. Sur tous ces faits rapidement esquissés ici, voyez, comme sources européennes, le *Mémoires sur les Chinois*, l'*Histoire* de Mailla, le Manuel de Mayers ([Léou Pang](#), [Tchang Léang](#), Chiang Yu, etc.) et surtout un article de M. Ch. Pitou intitulé : *The fall of the Ts'in dynasty and the rise of that of Han*, dans la *China Review*, septembre 1882 et livraisons suivantes.

² Tchang Léang n'avait pas eu le mérite de combattre sur des champs de bataille : « Tirer des plans et trouver des stratagèmes au fond d'une tente, dit Han kaô-tsou, de façon à vaincre à mille li de distance, tel a été le mérite de Tchang Léang ! qu'il choisisse lui-même 30.000 feux du pays de Ts'i ! — Sire, répondit Tchang Léang, lorsque je quittai Chia-peï, ce fut à Léou que je rencontrai Votre Majesté, c'est là que le Ciel me donna à Votre Majesté : depuis vous avez suivi mes conseils, mais si ceux-ci ont porté fruit, c'est à votre fortune et aux circonstances favorables que vous le devez. Je désire avoir Léou comme apanage, cela me suffit. Je n'oserais pas accepter trente mille feux. » L'empereur lui donna alors le titre de *Léou-héou*, marquis de Léou (*Che-ki*).

La légende du premier pape des taoïstes

parmi les *Héou* (marquis) : cela est le comble pour un homme qui ne portait ^{p.408} que des vêtements de toile. Cela me suffit ¹.

Il quitta donc pour jamais la Cour et se réduisit de lui-même à la vie privée ; il renonça en quelque sorte au monde, ferma sa porte à tous, sauf cependant à ceux qui, dans les conjonctures difficiles, venaient le consulter de la part de l'empereur ou de l'impératrice, et s'adonna à l'étude du Taoïsme. « Suivant l'être surnaturel Tch'e Soung-tseu dans ses pérégrinations ² » selon l'expression de Sseu-mâ Ts'ien, il ^{p.409} plongea son esprit dans des rêveries mystiques. Ses études approfondies eurent pour fruit, paraît-il, de lui faire découvrir qu'il y avait une sorte de desideratum inconnu, que la vie était trop courte pour permettre à l'homme d'accomplir sa destinée ici-bas, et il en conclut que les êtres humains devaient tâcher de monter au ciel pour y continuer de vivre. Mais il y avait une pierre d'achoppement : comment l'homme pouvait-il parvenir au ciel ? Après mille recherches, et, dit la légende, plusieurs évocations de Tch'e Soung-tseu, Tchang Léang crut avoir trouvé ce moyen : on devait renoncer à toute nourriture, alléger son corps, *k'ing chen*, de façon à ce que celui-ci se transformât en un atome qui n'aurait pas eu de peine à découvrir le plus court chemin

¹ *Che-ki, loco citato.*

² Tch'e Soung-tseu était un être surnaturel de l'antiquité. D'après le *Chen-sien tchouan* il était *yu-che*, maître de la pluie, au temps reculé et mythologique de l'empereur Chen-noung, le saint laboureur. Il enseigna à ce dernier divers arts magiques entre autres celui de passer au milieu des flammes sans se brûler. On rapporte qu'il avait élu son domicile sur les fameux monts K'oung-loung, dans le palais même de la célèbre Si-ouang-mou (Voir à ce sujet [Mayers, Manual](#)). Une des filles de Chen-noung s'éprit de lui et le suivit un jour dans cette retraite féerique : elle passa alors à l'état de *fée* et prit place parmi les dames d'atour de la Si-ouang-mou (*Chen-sien-tchouan ; Liè-sien tchouan*). C'est à cette anecdote que se réfère l'expression métaphorique : *Suivre Tch'e Soung-tseu dans ses pérégrinations*, qui signifie « devenir génie, devenir immortel ». — Le *Toung-kien kang-mou* cite les mêmes faits que le *Che-ki* « Tchang Léang, y lisons-nous, voulut suivre Tch'e Soung-tseu dans ses pérégrinations (c'est-à-dire devenir immortel à l'exemple de la fille de Chen-noung) ». Commentant cette phrase l'historien Sseu-mâ Kouang écrit : « Il est nécessaire qu'il y ait la vie et la mort, comme il faut qu'il y ait la nuit et le jour. Depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, nul n'a pu échapper à la mort et vivre éternellement ». Sseu-mâ Kouang conclut que ces recherches et ces études n'étaient qu'un prétexte imaginé par Tchang Léang pour fuir la Cour et se retirer dans la solitude afin d'éviter d'avoir le sort de deux anciens officiers et amis du fondateur des Han, Han Sin et Siaô Hô, dont le premier venait d'avoir la tête tranchée et dont le second gémissait dans un noir cachot (Voir à ce sujet [Mayers, Manual](#)). « Voilà, termine l'historien, ce qui s'appelle *protéger sa vie intelligemment (Ming tche paô chen)*. »

La légende du premier pape des taoïstes

pour arriver au ciel. Le reclus se mit donc à ce régime ; malheureusement, un beau jour, peu après la mort de Han Kaô-tsou, l'impératrice régente, la *Lu t'ai-héou*, vint le voir pour le remercier des conseils qu'il lui avait donnés une fois, alors qu'elle était dans des embarras ¹ : elle s'étonna de sa manière de faire et voulut le forcer à manger, car elle ne croyait nullement à ces subtilités du Taoïsme.

— La vie humaine, lui dit-elle, n'est pas longue : elle ne dure pas plus que l'apparition d'un cheval qu'on voit ^{p.410} passer lorsqu'on regarde à travers une fente : à quoi bon souffrir à ce point ?

Tchang Léang, ajoute Sseu-mâ Ts'ien qui rapporte cette anecdote, ne put faire autrement que de manger. Il est probable que le chercheur ne continua pas les expériences *in animâ vili* que la visite de la Régente avait interrompues : il mourut en effet huit ans après Han Kaô-tsou, la sixième année du règne de Houeï-ti (189 av. J.-C.) ².

Quelque temps avant sa mort, dit la légende, Tchang Léang avait au reste vu en songe le *T'ai-chang Laô-kiun*, le prince Laô du ciel supérieur (Laô-tseu) et ce philosophe avait nettement prédit à son disciple que les recherches qu'il tentait seraient inutiles :

— Votre corps, s'était écrié le Maître lui-même, ne s'est pas encore affranchi des impuretés de ce monde ! Par suite, vous n'avez pu vous identifier complètement avec le Taô. Or donc, vous ne pourrez jamais atteindre le but auquel vous aspirez ; mais déjà j'ai distingué votre famille entre toutes, et l'un de vos descendants trouvera le moyen de s'élever au ciel : lui et les siens seront mes élus ici-bas ³.

Environ ce temps, passant non loin de la montagne Kou-tch'eng du pays de Ts'i, Tchang Léang se rappela les paroles du *laô-fou* qu'il avait

¹ Nous avons raconté ailleurs, d'après Sseu-mâ Ts'ien, l'épisode auquel il est fait allusion ici : voir notre article *Une rivalité au palais au temps de la dynastie des Han* (page d'histoire chinoise).

² Cf. *Toung-kien kang-mou*, 6e année Houeï-ti, et le commentaire de Sseu-mâ Kouang à ce propos.

³ Voir le *Chen-sien tsé-ki*, livre V.

La légende du premier pape des taoïstes

rencontré dans sa jeunesse et à qui il devait son élévation ; il se rendit au pied de la montagne et y trouva en effet une pierre jaune : il l'enleva et la plaça précieusement dans un ^{p.411} temple élevé en son honneur ¹. Lorsqu'il mourut, on ensevelit cette pierre à côté de son cercueil dans le tombeau qu'on lui bâtit à soixante-cinq *li* à l'est de P'eï-Chien (département de Siu-tchéou, province du Kiang-sou) ².

@

¹ Il paraît qu'un vénérable hermite avait établi sa résidence sur le Kou-tch'eng-chan : on l'appelaient *Houang che Koung*, le Vieux de la pierre jaune (*Koung Ouen-siang*, cité par le commentaire du *Che-ki*) : certains prétendent que ce fut lui qui donna le traité de Kiang Tseu-ya à Tchang Léang. Une légende que nous trouvons dans le *Chen-sien tsâ-ki* se rapporte à ce Vieux de la Montagne :

« Au temps des Han, deux voyageurs passant au pied de la montagne Kou-tch'eng, de Ts'i-peï, y perdirent un lingot d'argent. Malgré leurs recherches les plus actives ils ne purent le retrouver. En désespoir de cause ils se rendirent à la ville pour consulter un devin :

— Allez au sommet du Kou-tch'eng, leur dit ce dernier après avoir consulté les sorts, vous y rencontrerez un vieillard qui seul pourra vous indiquer où est votre lingot.

Les voyageurs revinrent donc sur leurs pas : ils gravirent le Kou-tch'eng-chan. Le sommet en était orné d'une cabane de misérable apparence : un homme à la barbe et aux cheveux blancs était assis à la porte :

— Voilà notre homme !

se dirent les deux compagnons, et ils l'abordèrent avec les salutations d'usage.

— Vous trouverez votre lingot, répondit le vieillard après qu'ils eurent expliqué le motif de leur venue, sous une pierre jaune sise sur le coteau oriental de la colline : reprenez-le, mais ayez bien soin de remettre la pierre là où vous l'aurez vue.

Les voyageurs suivirent à la lettre les instructions du vieillard, rentrèrent en possession de leur bien et quittèrent le pays. Quelques années plus tard, passant de nouveau au pied du Kou-tcheng-chan, les deux voyageurs voulurent revoir le Vieux de la Montagne, mais ils ne le trouvèrent pas : la cabane avait même disparu. Ils cherchèrent alors la pierre : elle n'était plus sur le coteau oriental. Des paysans habitant non loin de là leur apprirent qu'on était récemment venu enlever la pierre par ordre d'un grand de la Cour. » Voir sur le Vieux de la pierre jaune, le *Chang-yèou-lou*, livre X, et le *Kaô-che-tchouan* (Wylie, p. 28), livre II.

² L'ancienne ville de Léou, dont Tchang Léang avait obtenu le marquisat, était située à cinquante-cinq *li* au sud de P'eï-chien (commentaire *Tcheng-y* du *Che-ki*). On voit encore dans cette dernière ville un temple dédié à Tchang Léang. Après sa mort, Tchang Léang fut canonisé sous le titre de *Ouen-tch'eng*, perfection de la littérature (*Chang-yèou-lou*, livre VIII).

II

@

L'histoire chinoise et les annales du Taoïsme sont presque également muettes à l'endroit des premiers descendants de Tchang Léang : nous voyons seulement que Pou-y, fils aîné du conseiller de Han Vou-ti, succéda au titre de son père, mais qu'à cause de sa mauvaise conduite on lui retira son marquisat, la cinquième année du règne de Chiaô Ouen-ti (174 av. J.-C.) ¹ ; et que son second fils Pi-kiang exerça la charge de *Che-tchoung* à l'âge de quinze ans ². Rien de plus. Les autres ne furent pas dignes d'être inscrits sur les registres des temps. Aucun ne mérita de pénétrer les mystères du Taoïsme et d'avoir une place dans le panthéon de la secte.

Dans les premières années après l'ère chrétienne, nous retrouvons la famille des Tchang établie dans un petit village de la province du Tche-kiang, au pied même de la montagne de l'Œil céleste (*T'ien-mouchan*) ³. Comment avait-elle quitté la pompeuse p.413 cour des Han et par suite de quels événements était-elle venue se réfugier, se cacher même peut-être, dans un humble réduit campagnard ? Nul ne le sait. Ayant à peine de quoi vivre, subvenant à ses besoins par la production de quelques champs, elle végétait dans la retraite et l'obscurité. Tchang Léang, en effet, n'avait pas dû laisser grande fortune à ses enfants : nous avons vu qu'il avait renoncé, jeune encore, aux richesses de ses pères, dans le dessein de venger son pays asservi. Devenu le bras droit de Han Vou-ti, il aurait pu s'enrichir aisément : mais, poussant la simplicité parfois jusqu'à l'oubli de soi-même, il refusa toujours avec opiniâtreté les présents et cadeaux dont le monarque et les grands le

¹ *Che-ki*, Biographie de Tchang Léang, *in fine*.

² *Chang-yèou-lou ; Han-chou*. La charge de *che-tchoung* était toute de confiance : on pourrait la comparer à celle d'*aide-de-camp* (Voir le *Yuan-kien-leï-han*, Encyclopédie de K'ang-chi, livre LXXXV, chap. II).

³ Cette montagne, célèbre dans les annales du Taoïsme, est située dans le district de Lin an, département de Hang-tchéou, ville capitale du Tche-kiang (Commentaire du *Kang-kien-y-tche-lou* ; cf. le *Kouang-yu-ki* et le *T'oung-t'ien-fou-ti-yô-ming-chan-ki*, dans la collection appelée *Tang-tai ts'oung chou*, Recueil d'ouvrages de la dynastie des T'ang).

La légende du premier pape des taoïstes

comblaient ¹ ; plongé dans la philosophie, il déprisa les biens de ce monde. Il ne laissa donc guère aux siens qu'un nom illustre et une renommée sans tache.

Ce fut au sein de cette famille, dans la chaumière délabrée du T'ien-mou-chan, que naquit, l'an dixième du règne de l'empereur Kouang-vou des Han (34 de notre ère), un enfant appelé à devenir plus tard par ses études, ses recherches et les_{p.414} évènements légendaires de sa vie, le premier souverain pontife des Taoïstes ². La naissance du jeune Taô-ling (tel fut le *ming-tseu* ou le post-nom que l'on donna au petit-fils, à la huitième génération, de Tchang Léang) ³, comme il en arrive d'ordinaire lors de l'apparition ici-bas d'un grand homme, fut marquée par un phénomène extraordinaire. La nature avait été ainsi prodigue au moment de la venue au monde de Confucius et de Laô-tseu, elle ne pouvait être avare à l'égard de celui qui était destiné à illustrer et à propager la doctrine du Taô. Cette nuit-là, en effet, un bolide enflammé traversa comme une flèche de feu le ciel sombre et sans lune, laissant derrière lui une traînée carminée étincelante, et, chose étrange, tomba inerte et sans force à la porte même de la maison des Tchang, dans le temps précis que le petit Taô-ling venait à la lumière. A la vue de ce météore igné, les parents, les voisins et les commères de l'endroit ne manquèrent pas de prédire à l'enfant la plus brillante destinée sur cette terre et un devin, invité dès le lendemain à en tirer l'horoscope annonçait gravement que l'héritier des Tchang se distinguerait entre tous par « le pinceau, la parole et la pensée », et, qu'après une longue vie passée à éclairer les hommes et à les rendre meilleurs, il _{p.415} irait droit au ciel prendre la place qui lui était réservée dans le cénacle des

¹ Tchang Léang, nous dit Sseu-mâ Ts'ien, ne cherchait pas les bienfaits des princes : quand il les recevait il les distribuait à ses amis. Lorsque P'eï koung monta sur le trône il fit cadeau à son conseiller de cent y (un y sous les Han valait 16 taels) d'or et de deux boisseaux de perles : Tchang Léang offrit tout à Chiang-pô (*Che-ki*, Biographie de Tchang Léang).

² *Tchoung-tseung seou-chen-ki* ; *Chang-yèou lou* ; *Kang-mou che-tche* ; *Kang-mou tsi-lan* ; *T'oung-kien kang-mou*. Le quinzième jour du premier mois est considéré comme le jour anniversaire de la naissance de ce personnage. (Voir le *Ming che*, Annales des Ming).

³ *Taô*, voie, est le fameux principe de Laô-tseu (*Taô-tô-king*) ; *ling* signifie « élévation, tumulus », d'où « tombe impériale ».

La légende du premier pape des taoïstes

immortels. C'était en effet sur Taô-ling, ajoute la légende, que le Tai-chang-laô-kiun avait jeté les yeux pour en faire le chef de son empire spirituel chez les hommes et pour accomplir en même temps la promesse qu'il avait faite naguère à Tchang Léang, lorsqu'il lui avait apparu en songe ¹.

Dès ses premières années, le jeune Taô-ling montra pour les études littéraires un goût fort prononcé que ses parents s'empressèrent, autant que possible, de guider et d'encourager. La Chine du temps des Han n'était pas différente de celle de nos jours. On sait que si, en Europe, les richesses, les influences, l'habileté, la naissance parfois, conduisent d'ordinaire plus promptement aux honneurs que les talents et le vrai mérite, en Chine, au contraire, les études littéraires ont de tout temps ouvert aux lettrés, à deux battants, la porte de la carrière publique, et les institutions littéraires de ce pays sont telles qu'elles permettent à tout homme instruit d'avancer peu à peu dans l'administration et de pouvoir parvenir ainsi, un jour, aux premières charges de l'État. Les fonctionnaires chinois ayant le talent d'emplir leur bourse au détriment de l'État et aux dépens des populations, il s'ensuit que chacun aspire à être mandarin pour s'enrichir, travaille avec ardeur afin de réussir aux examens et d'obtenir le diplôme de ^{p.416} licencié qui doit être son passeport indispensable durant son voyage à travers les *yâmen* ou prétoires chinois. *Kouan kiéou, tsô fou, Soyez mandarin pendant longtemps, dit le proverbe chinois, et vous serez riche. Être mandarin* est devenu en Chine le synonyme d'être riche : exercer un mandarinat, comme disaient les missionnaires du siècle passé, c'est amasser des sapèques. Les parents de Taô-ling croyaient que leur fils était appelé à gravir successivement les échelons de l'échelle administrative, en redorant peu à peu le blason de la famille des Tchang, et à occuper même la place de premier ministre à côté du souverain des Han : tel fut du moins le commentaire qu'ils firent de la prédiction du devin ².

¹ *Chen sien tsâ-ki*, livre II.

² *Chen sien t'oung-kien*.

La légende du premier pape des taoïstes

Mais le jeune étudiant, nourri de bonne heure de la fleur des belles-lettres, semblait vouloir entrer dans une voie tout aussi honorable, sinon plus encore, quoique beaucoup moins facile et lucrative : il se sentait attiré vers la haute philosophie comme par un aimant. Il avait dans le sang, en effet, des germes transmis par Tchang Léang à ses descendants. A l'âge de sept ans, il lisait, relisait, commentait et méditait le *Taô-tô-king* de Laô-tseu ¹, ouvrage profond qui a exercé et exerce encore la sagacité de nombreux savants ; il en pénétrait et en disséquait les idées les plus abstraites avec une précision de jugement et une suite de raisonnements qui étonnaient tout le monde. Avec facilité et clarté, il expliquait ^{p.417} la fameuse théorie des nombres arrangés suivant la position des points disposés sur le dos du cheval-dragon de Fou-chi, monstre qui sortit un beau jour de la rivière Lô, et démontrait comment ce *Hô-t'ou, Tableau de la rivière*, comme il est appelé, représentait le mouvement naturel des cinq éléments et correspondait au principe taoïste de *spontanéité* et de *non-action* ².

Identifié avec la saine philosophie de Laô-tseu, pénétré de la quintessence des principaux monuments de la littérature chinoise, il sentait en lui le besoin inné de trouver un inconnu dont il pressentait l'existence sans la connaître ; son vif esprit de curiosité le poussait violemment vers ce but invisible. Un soir, nous dit un de ses biographes, après avoir longuement réfléchi, il s'écria en soupirant :

— Tout cela ne sert de rien à la vie ! ³

Il se décida alors à joindre à l'étude de la philosophie celle de l'alchimie pratique, science nouvelle pour lors en pleine floraison, et à rechercher activement « l'art de prolonger la vie au delà des bornes de la nature ⁴. »

¹ *Chang-yèou lou*, livre VIII.

² *Chen sien tsâ-ki* et *Chang-yèou lou*, loco citato. Sur le *Hô-t'ou*, voir [Mayers, Manual, p. 56-59](#), et Doolittle, *Vocabulary, Taoist words and phrases*, by Rev. John Chalmers. p. 230.

³ *Chen-sien-tchouan* et *Chen sien tsâ-ki*.

⁴ *Chiô tch'ang-cheng tche taô*, étudier le moyen de vivre toujours (expression du *Chen-sien-tchouan*). Il y avait déjà des siècles qu'on cherchait ce moyen : des charlatans avaient inventé une drogue appelée *pou-sseu-tche yaô*, breuvage d'immortalité, qu'ils vendaient, naturellement au poids de l'or, au public confiant et crédule. Voir à ce sujet nos

La légende du premier pape des taoïstes

p.418 Il y avait déjà plusieurs siècles que les Taoïstes avaient laissé derrière eux, pour ainsi dire, les conceptions élevées, les profondes spéculations, la philosophie la plus abstraite et la théologie la plus confuse du grand Laô-tseu, pour s'élançer à la recherche du *tan* ou *kin tan*, sorte de pierre philosophale ¹, composé mystique et mystérieux au moyen duquel les alchimistes pouvaient faire de l'or, et prétendaient surtout conférer le don de l'immortalité : la salle d'études avait été transformée en laboratoire, le Taô-tô-king avait cédé le pas aux amulettes et aux charmes, en un mot la recherche spéculative des principes et des causes avait fait place à la magie pure et simple ². Cependant, ce serait une erreur que d'associer au nom de Laô-tseu, le fondateur du Taô, et même à celui de Tchouang-tseu, son brillant commentateur, les théories absurdes qui prirent alors naissance. Sans doute les ouvrages de ces deux philosophes sont nourris de fables et de mythes extravagants, mais au moins la saine raison y tenait encore la première place, et l'on n'y voyait nullement l'union de l'alchimie à la philosophie taoïste. Ce fut au temps des Han qu'eut lieu cette regrettable confusion qui a jeté le plus grand discrédit sur les doctrines de Laô-tseu. L'empereur Vou des Han (140 à 86 av. J.-C.) croyait aussi bien à l'alchimie p.419 qu'au Taoïsme. En l'an 133 avant notre ère, le magicien Li Chaô-kiun lui disait :

— Si vous sacrifiez au Fourneau, vous obtiendrez les ingrédients nécessaires, vous changerez le cinabre en or jaune ; vous pourrez voir alors les pays enchantés, et, après que vous aurez accompli les rites sur les montagnes et dans les plaines, vous ne mourrez pas ³ !

Afin de poursuivre activement la recherche du *tch'ang cheng taô*, le moyen de vivre éternellement, ou l'élixir de longue vie, Taô-ling prit la

Miscellanées chinois, dans le [Journal asiatique, octobre-novembre-décembre 1881, p. 543.](#)

¹ Sur laquelle voir, entr'autres, [Mayers, p. 201-202.](#)

² Voir à ce propos les ouvrages publiés sur le Taoïsme et cités par M. Cordier dans sa *Bibliotheca Sinica*, tome I. *Religions*. — Cf. le *Kin-tan-tâ-yaô*, passim et le *P'aô-pô-tseu*.

³ *Tauist words*, par Chalmers, dans Doolittle. Sur Li Chaô-kiun voir [Mayers, p. 122.](#) — Cf. *Kin-tan-tâ-yaô* ; *P'aô-pô-tseu*.

La légende du premier pape des taoïstes

résolution de quitter en quelque sorte le monde : il alla se réfugier dans une petite maison suspendue au flanc du *Peï-yn-chan* au nord de la ville de Hô-nan-fou, capitale de la province du Hô-nan ¹. Là, il se livra à des expériences pratiques sur le *plomb* et le *mercure* qui devaient former la base du fameux *tan* ² ; il se plongea dans les études comparatives du *yn* et du *yang*, sur le degré de feu et de chaleur d'après les diagrammes du Y-king, principalement sur la combinaison du diagramme *Kien* (ciel) avec le *K'oun* (terre), etc. Mais, malgré toutes ces recherches, Taô-ling n'en restait pas moins foncièrement attaché aux doctrines fondamentales de son maître Laô-tseu et il continuait, dans ses loisirs, à étudier et à méditer le *Taô-tô-king*.

Environ ce temps, il fut pris du désir immense ^{p.420} de propager la pensée du Maître, et l'ambition d'avoir des disciples, que Voltaire appelle « la plus forte peut-être de toutes les ambitions », s'empara bientôt de tout son cœur. Il commença par réunir quelques jeunes gens auxquels il s'appliqua à inculquer graduellement les principes du Taoïsme, puis, sa renommée s'étendant peu à peu, il se trouva avoir un véritable auditoire établi presque à demeure fixe au pied du *Peï-yn chan* et réuni tous les jours, selon l'expression d'un auteur chinois, pour boire sa parole ³.

Taô-ling ne se contentait pas d'expliquer les pensées du maître, il les développait par des commentaires pratiques à la portée de tous, et quelquefois même osait mitiger les opinions souvent hardies de Laô-tseu. Ainsi, il corrigeait cette phrase du *Taô-tô-king* d'après laquelle il ne faut pas que le peuple soit instruit car il deviendrait alors ingouvernable ⁴ :

— Non certes, disait-il, il ne faut pas que le bas peuple soit trop instruit ; si cela était, il quitterait les champs et les

¹ *Séou chen-ki* ; *Tsi-chô tsuan tcheng* ; *Chang-yèou-lou*.

² *Kin-tan-tâ-yaô* ; *P'aô-pô-tseu*.

³ *Chen-sien tsâ-ki*.

⁴ *Taô-tô-king*, chap. LXV. Laô-tseu a dit : *Min tche nan tche, y k'i tche tô* « Le peuple est difficile à gouverner parce qu'il sait trop de choses », et il conclut qu'il faut que le peuple soit ignare et stupide si l'on veut que l'État soit paisible.

La légende du premier pape des taoïstes

boutiques et voudrait marcher de pair avec ceux qui se livrent aux études littéraires et qui vivent de leur pinceau, en un mot aux lettrés. Nul ne travaillerait ; les dissensions jalouses prévaudraient et l'État serait en péril. Cependant, il est de toute ^{p.421} nécessité que chacun, quelle que soit la place qu'il occupe dans la société, reçoive une certaine instruction qui lui permette au moins de bien saisir ses devoirs à l'égard du souverain, des père et mère, des frères et des hommes en général. L'homme, dit-on, diffère des animaux par l'intelligence ¹ ; mais il faut que cette intelligence soit cultivée par l'instruction : autrement l'homme n'en serait-il pas moins un animal ? Au reste, je ne vais pas jusqu'à demander que chacun ait autant de savoir et de connaissance qu'un vrai lettré : cela n'est pas à craindre, car les études sont aussi vastes que la mer (*chiô-ouen jou 'hai*) ², et le bas peuple ne pourrait jamais avoir assez de temps pour atteindre le même niveau que les lettrés qui consacrent aux études tous leurs instants et leur vie même ³.

A plusieurs reprises, les empereurs Tchang-ti (76-89 de notre ère) et Hô-ti (89-106), qui avaient entendu vanter la science de Taô-ling et qui savaient par ouï-dire le but qu'il poursuivait, tentèrent de l'arracher à sa solitude en lui promettant, à la cour, des richesses innombrables et des honneurs brillants. Mais tous leurs efforts furent inutiles. Encore que le Taoïsme fût alors en haute estime au palais des Han, Tchang Taô-ling refusa avec opiniâtreté les ^{p.422} offres impériales : il n'avait en vue que la science et ses profondes recherches. Nulle promesse, quelque magnifique qu'elle eût été, n'eût pu lui faire renoncer à sa liberté et à son laboratoire. Il répondit aux envoyés des monarques par les mêmes paroles que le célèbre Tchouang-tseu avait adressées à ceux

¹ Mencius avait déjà dit que l'homme était le plus intelligent des animaux.

² Montesquieu a dit bien plus tard que « la science est un abîme plus profond que l'Océan. »

³ Ce passage, tiré du *Chen-sien-tsâ-ki*, est fort curieux et intéressant à bien des points de vue.

La légende du premier pape des taoïstes

du roi Oueï du pays de Tch'ou, à l'époque troublée des États belligérants :

— Il y a, dans l'État de Tch'ou, une tortue vénérée qui est morte depuis trois mille ans, et que le roi a fait mettre dans une boîte entourée d'étoffes précieuses et placer dans la grande salle d'un temple. Était-il préférable pour cette tortue de mourir et d'être vénérée, au lieu de vivre et de traîner sa queue dans la poussière?

— Il valait mieux pour elle, répondirent les envoyés, qu'elle vécût et traînât sa queue dans la poussière.

— Eh ! ben, dit Taô-ling, je fais de même et préfère ma vie de reclus à la brillante existence enchaînée que j'aurais à la capitale ¹.

Taô-ling n'était pas seulement philosophe et alchimiste, il avait de plus l'esprit foncièrement poétique. Ainsi, il se plaisait à gravir les montagnes et les collines afin de contempler de haut la nature avoisinante, et il aimait à faire des excursions dans ^{p.423} le dessein de découvrir de jolis sites et de nouveaux paysages. Il avait accoutumé d'emmener avec lui, dans ces promenades alpestres, certains de ses disciples attachés à sa parole comme à ses pas. Ce fut dans un de ces voyages que, parcourant la province du Kiang-si, il arriva à Ching-an (département de Kouang-sin-fou) et suivit en barque le cours sinueux du Yun-kin-ki, petite rivière qui coule au pied d'une chaîne de verdoyantes collines. Laissant son embarcation attachée au rivage, il parcourut à loisir toute cette région montagneuse et y découvrit une grotte à qui les indigènes avaient donné le nom de *Yun-kin-t'oung*, *Grotte du brocard orné de nuages*. L'aspect sauvage et solitaire de cet endroit lui plut singulièrement. Il s'y installa donc et se livra corps et

¹ *Séou chen-ki ; Chang-yèou-lou ; Kang-mou-tche-che*. L'empereur Hô-ti donna à Taô-ling le titre de *t'ai-fou*, premier précepteur, et l'investiture du marquisat de Ki-chien (*Chang-yèou-lou*) : il l'appela vainement trois fois à la cour. — Cf. [Miscellanées chinoises. Journal asiatique, août-septembre 1880, p. 274](#). — L'anecdote relative à Tchouang-tseu est relatée dans le *Kaô-che-tchouan* (Wylie, p. 28), livre II.

La légende du premier pape des taoïstes

âme à la recherche du *kin-tan* tant désiré ¹.

Malheureusement, ces expériences et ces manipulations étaient fort coûteuses et bientôt le petit patrimoine de Taô-ling fut hypothéqué et d'avidés créanciers aux abois parlèrent même de faire vendre les lopins de terre et la chaumière qui restaient encore au philosophe. Comme tous les grands chercheurs, exclusivement occupé de son idée, Taô-ling s'était jusqu'alors fort peu soucie des intérêts matériels et du côté prosaïque de l'existence ². Pendant ^{p.424} longtemps, les voisins et quelques admirateurs avaient subvenu à ses besoins et à ceux de ses disciples ; mais le nombre de ces derniers grossissant de jour en jour, ces souscripteurs bénévoles diminuèrent peu à peu. De plus, comme l'a très bien dit Voltaire, rien n'irrite plus qu'un religieux devenu puissant, et la présence autour de Taô-ling de plusieurs milliers d'adhérents, avait excité la jalousie, puis la haine des autorités locales qui ne reculaient devant aucun moyen pour affamer le reclus et l'obliger à quitter le pays pour jamais ³.

Dans ces circonstances difficiles, Taô-ling songea à aller chercher fortune ailleurs et à transporter sa tente et son laboratoire dans une contrée plus hospitalière ⁴ : maintes fois déjà il avait entendu parler de l'honnêteté et des bons sentiments des habitants du pays de Chou, aujourd'hui la province du Sseu-tch'ouan. Suivi de quelques disciples qui ne voulurent pas l'abandonner dans sa mauvaise fortune, il se rendit donc dans cette région, et, ayant remarqué dans le district de Tâ-y, arrondissement de Koung-tchéou, une belle montagne décorée du nom de *Mont du chant de la grue (Hô-ming-chan)*, il y bâtit une demeure pour lui et les siens. Plusieurs écrits de philosophie taoïste furent les fruits de cette ^{p.425} nouvelle retraite : un traité en vingt-quatre livres,

¹ La grotte du « Brocard orné de nuages » était une excavation naturelle du *Loung-hou-chan*, montagne des Dragons et des Tigres, dans le district de Kouei-ki. département de Kouang-sin-fou (Kiang-si). Cf. *Séou-chen-ki* ; *Kouang-yu-ki* ; *Chang-yèou-lou* ; *Toung-t'ien-fou-ti-yé-ming-chan-ki*.

² « Cultiver les champs, dit le *Chen-sien-tchouan*, se livrer à l'élevage des troupeaux, ce n'était pas du tout son affaire : *feï ki sô tchang*. »

³ *Chen-sien-tsâ-ki*.

⁴ *Tsi-chô-tsuan-tchen*. L'auteur de ce livre traite naturellement Taô-ling comme un chevalier d'industrie ou un charlatan qui abuse de la crédulité publique.

La légende du premier pape des taoïstes

entre autres, expliquait toute la doctrine du Taô et en dévoilait les subtilités ; mais aucun de ces ouvrages ne nous a été conservé ¹.

Là, il recommença avec une patience inépuisable et infatigable ses expériences alchimiques ; il semblait pressentir qu'il devait réussir un jour. En effet, peu de temps après son installation sur le sommet du Mont du chant de la grue, il arriva un soir qu'un dragon vert (*ts'ing-loung*) et un tigre blanc (*paï-'hou*) furent aperçus volant au-dessus de son laboratoire, et, dans le temps même de l'apparition, Taô-ling réussissait enfin la fameuse drogue d'immortalité. Sans doute par la volonté du *T'ai-chang-laô-kiun*, le secret de longue vie cessait d'être inconnu. A peine en possession de cette bienheureuse drogue, Taô-ling se hâta de l'expérimenter sur lui-même ; il l'avala, et lui qui avait alors soixante ans bien sonnés, il se transforma subitement en un jeune homme fort et bien fait ².

p.426 Il entra dès lors dans la voie des choses extraordinaires : faisant, quelque temps après cette transformation, un pèlerinage à la montagne Peï-soung, sise à dix *li* au nord de Teng-foung-chien (département du Hô-nan-fou) ³, il fit la rencontre d'un *envoyé*, vêtu d'habits brodés, qui lui dit :

— Dans une demeure de rochers (grotte) du pic central de la montagne, il y a de cachées les Annales intérieures des trois empereurs ⁴, les neuf trépieds de Houang-ti ¹ et les

¹ *Séou-chen-ki* ; *Chen-sien-tchouan* ; *Kang-mou-tche-che*.

² *Chang-yèou-lou* ; *Chen-sien-tsâ-ki* ; *Chen-sien-tchouan* ; *Chen-sien-toung-kien* ; *Séou-chen-ki* ; d'après le *Kang-mou-tche-che* et le *Séou-chen-ki*, ce serait au *Yun-kin-t'oung* que Taô-ling aurait découvert le fameux *tan*. Nous avons suivi les autres autorités qui, au reste en plus grand nombre, prétendent que ce fut sur la montagne du « chant de la grue ». Le *Chen-sien-tchouan* nous dit que Taô-ling, ne voulant pas monter au ciel immédiatement, ne prit qu'une demi-dose de *tan*. Cf. [Mayers, p. 202](#), où nous lisons : « ...the potent drug which, if one half of its bulk be swallowed, confers perpetual longevity on earth, whilst the entire quantity gives at once the power of ascending on high among the genii ». A ce propos. Cf. *P'aô-pô-tseu* et *Kin-tan-tâ-yaô*.

³ Le *Chang-yèou-lou* rapporte ce fait. — « La montagne *Peï-soung*, dit une note du *Tsi-chô-tsuân-tchen*, est à dix *li* au nord du district de Teng-foung, département de Hô-nan-fou ville capitale de la province du Hô-nan ; il s'y trouve trois pics pointus : celui de l'est s'appelle *Tai-che* « grande demeure » ; celui de l'est, *Chaô-che* « petite demeure ». *Soung* est le nom général. On dit *che* « demeure », parce que sous chacun des pics est une demeure en pierre (*che che*) ou « grotte ». Cf. le *Kouan-yu-ki* et le *Tâ-ming-y-ts'oung-tche*, province du Hô-nan.

⁴ C'est-à-dire Fou-chi, Chen-noung et Houang-ti. Voir [Mayers, p. 297, n° 24](#)).

La légende du premier pape des taoïstes

canoniques du *Tan* : si vous trouvez ces livres et si vous les mettez en pratique, vous pourrez alors monter au ciel.

Là-dessus, Taô-ling jeûna, se purifia, et, étant entré dans la grotte, il y trouva effectivement les *Tan-chou* ou livres sur le *Tan*. Il employa tous ses efforts à les méditer et obtint pour lors le don miraculeux d'ubiquité, ou, comme il est dit en chinois, il divisait son apparence de façon à faire plusieurs personnes (*feun ching tsô chou jen*)². Ainsi, un jour, on vit deux Taô-ling : p.427 l'un qui causait, buvait et mangeait dans une salle avec des *taô-che* et des invités, l'autre, le vrai, qui se promenait en barque au milieu d'un étang situé devant la maison, et sur lequel le philosophe se plaisait d'ordinaire à naviguer³.

Taô-ling avait aussi acquis le don de seconde vue : il pouvait voir avec précision dans l'avenir. C'est ainsi qu'il annonça un jour qu'un homme, dont il décrivit la taille, la figure, les manières, arriverait chez lui des pays orientaux (*toung-fang*), le septième jour du mois de janvier. A cette date fixe, un jeune homme nommé Tchaô-cheng, disant venir des pays de l'est, se présenta chez le philosophe ; il était tel que Taô-ling l'avait décrit. Tchaô-cheng devint l'un des plus ardents disciples de celui qui avait prédit sa venue⁴.

@

¹ Voir [Mayers, p. 346-347, n° 290](#).

² « Le don miraculeux d'ubiquité » se dit en chinois *feun yng san yng tche miaô*, litt. *le miracle de diviser et répandre son ombre*.

³ *Chen sien-tchouan ; Chen-sien-t'oung-kien*.

⁴ *Chen sien-tchouan ; Chen-sien-t'oung-kien*.

III

@

Un jour d'abstinence que Taô-ling se trouvait seul dans sa *Maison de rochers* du Hô-ming-chan, il entendit tout à coup les accords à peine distincts d'une musique céleste, et il vit apparaître devant lui le *Tai-chang-Laô-kiun* lui-même :

— Dans le pays de Chou, lui dit ce dieu, il y a six grands diables (*Koueï-chen*) qui tyrannisent les populations ; allez les mettre à la raison, et votre mérite sera sans bornes.

Et, dans le temps même qu'il achevait ces ^{p.428} paroles, le dieu remettait à Taô-ling le *Tcheng-y ming oueï mi-chou*, Livre secret de la puissance éclatante et unique, et le *Tan tsaô mi tsué*, Remèdes secrets du Fourneau et du Vermillon ; deux épées : l'une mâle, l'autre femelle, un sceau nommé *Tou-koung*, des vêtements, un jupon carré, des souliers de cinabre. En partant, il lui donna rendez-vous, dans mille jours, au *Lang yuan* ou Palais des génies ¹.

^{p.429} Avec ardeur, Taô-ling s'appliqua à l'étude de ces livres

¹ *Chang-yèou-lou*. Le pays de Lang-yuan est la patrie et la résidence des génies et des êtres surnaturels : les poètes le citent souvent dans leurs vers et désignent même parfois sous ce nom, par métaphore, la capitale de l'empire (Voir le grand thesaurus *P'ei-ouen-yun-fou*, sous le caractère *yuan*, livre XLIII. Voici un passage du *Siu-sien-tchouan*, supplément à l'histoire des génies, où il est fait mention de cette contrée enchantée :

« Yng Ts'i-ts'i était surnommé *T'ien-siang* (bonheur céleste). Quand il arrivait tout à coup au bourg de Tchéou-paô, dans l'ouest du Tche-kiang, il pouvait à son gré faire éclore les fleurs, même lorsque l'époque de leur floraison n'était pas encore arrivée. Paô Tchang le mit à l'épreuve, et toujours Yng Ts'i-ts'i réussit. Il y avait alors au temple « du bosquet des grues » (*Hô-lin-sseu*) des boutons d'or hauts de plus d'un *tchang*. Trois femmes avaient accoutumé de venir se promener parmi ces fleurs ; on disait que c'étaient les génies des fleurs.

— Ces fleurs peuvent-elles éclore ? demanda Paô à Ts'i-ts'i. La fête du Double Neuf (*Tch'oung-kiéou*), qui a lieu le 9 du 9^e mois est bientôt proche, pouvez-vous garantir qu'elles s'ouvriront ce jour-là ?

Deux jours avant cette fête, Ts'i-ts'i alla dormir au milieu de fleurs. Dans la nuit, les femmes arrivent :

— Le Souverain Céleste, dirent-elles à Ts'i-ts'i, nous a ordonné de présider à ces fleurs : mais, il y a plus d'un siècle que celles-ci sont ici-bas et sous peu elles vont retourner au pays de Lang-yuan : Pour vous seul, docteur de la Raison, nous allons les faire éclore aujourd'hui.

Au matin, les fleurs ouvrirent peu à peu leurs pétales et, le neuvième jour, elles brillèrent dans tout leur éclat comme au printemps. Dans la suite, le Temple du bosquet des grues fut brûlé par des soldats et ces plantes furent déracinées. Ce qui fit croire qu'elles étaient retournées au pays de Lang-yuan.

La légende du premier pape des taoïstes

ésotériques ¹, et, en peu de temps, il entendit les transformations des génies, et devint maître dans l'art de guérir ². Son pouvoir s'étendit jusqu'à chasser les *yaô-koueï* ou mauvais démons qui venaient infester les villages et les villes, et dont de nombreux malheureux se trouvaient possédés ³.

La science médicale n'ayant plus de secrets pour lui, il fut à même de guérir radicalement toutes les maladies ; il « guérit les maux de dents et les entorses » et fit des miracles étonnants. On venait des bouts de l'empire pour toutes les cures : une foule enthousiaste se pressait à sa porte et racontait, en les exagérant, les prodiges qu'il avait accomplis : les estropiés qu'il avait soignés marchaient comme tout le monde, les aveugles voyaient, les sourds entendaient, etc.

Toutes les populations appelèrent alors Taô-ling leur *maître* (Che) ⁴, et le nombre de ceux qui vinrent ^{p.430} écouter ses enseignements dépassa en peu de temps dix mille. Pour maintenir dans l'ordre cette véritable armée, il la plaça sous l'autorité de plusieurs chefs appelés *Tsi tsiéou* (qui offrent des libations) et la divisa en *'hou* ou *feux* : il établit des règlements et ordonna à tous de fournir des souscriptions en nature, telles que riz, soies, ustensiles, papier, pinceaux, bois et fagots. Il employa un certain nombre de ses disciples à réparer les ponts et les routes, à arracher les mauvaises herbes qui poussaient dans les champs, et à « nettoyer les campagnes ». Le vulgaire, dit un auteur chinois, ignorait que Taô-ling était l'instigateur de tous ces travaux et le dispensateur de tous ces bienfaits, et croyait que ces sages règlements

¹ « Tous les jours, est-il dit dans le *Chang-yèou-lou*, il goûtait les livres ésotériques (*je-oueï-mi-chou*).

² *Chen-sien-tchouan*.

³ L'esprit chinois est naturellement porté à la superstition et, de tout temps, les idées et pratiques superstitieuses ont fleuri en Chine. De nombreux auteurs ont écrit sur la démonomanie. Aujourd'hui encore, le bas peuple, et souvent même des membres des classes dirigeantes, croient aux diables et aux démons. Voir *La chasse aux esprits malfaisants* dans *Les Associations de la Chine*, du P. Leboucq, p. 101 et suivantes.

⁴ *Chen-sien-tchouan*. C'est là l'origine du titre de T'ien-che « Maître céleste » qui fut décerné à Taô-ling. Dans l'histoire comme dans la légende, ce dernier est généralement appelé *Tchang T'ien-che*, Tchang le Maître céleste. Les écrivains taoïstes le désignent souvent aussi sous l'appellation de *tchen-jen*, litt. « vrai homme ». (Voir sur ce nom F.-H. Balfour, *The divine classic of Nan-hua*, Note, p. XXXVII).

La légende du premier pape des taoïstes

en vigueur étaient « descendus du ciel » ¹.

Le Maître voulut « gouverner ceux qui faisaient profession de sa doctrine à l'aide de la honte ». L'emploi des châtiments corporels lui répugnait ; il préférait en appeler à la conscience et à l'honneur naturel de l'homme. Il fit donc un règlement spécial ordonnant à ceux qui tombaient malades de mettre par écrit tous les crimes, toutes les fautes dont ils s'étaient rendus coupables depuis qu'ils étaient au monde, puis de jeter cet écrit dans l'eau « comme pour faire une alliance avec les génies » ; par là, les malades prenaient l'engagement de ne plus retomber ^{p.431} dans les mêmes péchés et consentaient à ce que la mort fût leur châtiment s'ils violaient leur parole.

« Quand ce règlement parut, tous avouèrent aussitôt leurs fautes : d'un côté ils obtinrent la guérison de leurs souffrances ; de l'autre, ils furent maintenus désormais dans le droit chemin par la pensée et la crainte de l'humiliation. Ils n'osèrent plus commettre les mêmes fautes que par le passé et changèrent de conduite en peur du Ciel et de la Terre. Les criminels qui jusqu'alors avaient violé les lois devinrent en ce temps des hommes vertueux.

Pour se conformer aux ordres du *T'ai-chang Laô-kiun* qui lui avait enjoint de combattre les diables et les démons, Taô-ling appela les *chen-sien* ou génies à son aide : trente-six mille génies répondirent à son appel. Une lutte terrible eut lieu entre les deux partis, mais Taô-ling triompha et, au grand plaisir des populations, extermina un grand nombre de démons ; mais il paraît que, dans son ardeur belliqueuse, il outrepassa les intentions de *Laô-kiun*, car ce dernier lui délégua un des siens pour lui faire savoir « qu'il avait trop tué de démons, que le Chang-ti (Souverain céleste) n'était pas content, que, pour expier son zèle, il devait travailler encore pendant 3.600 jours, et qu'au bout de ce laps de temps Laô-kiun l'attendrait au Palais du Pur suprême ². »

¹ *Chen-sien-tchouan*.

² *Chang-yèou-lou*. — Développer ici la théorie des Trois Purs (San ts'ing) nous entraînerait beaucoup trop loin : nous ne pouvons que renvoyer à l'article du Rev.

La légende du premier pape des taoïstes

p.432 Taô-ling consulta alors les sorts (*pou kouâ*) qui lui conseillèrent d'aller s'établir pour un temps sur le *Yun-t'ai-chan*, Montagne de la terrasse des nuages, dans le district de Ts'ang-k'i, préfecture de Paô-ning ¹ : il se rendit à cette nouvelle retraite avec quelques-uns de ces disciples dont les plus chers à son cœur et les plus intelligents et dignes de « *s'unir au Taô* » étaient Ouang Tchang et Tchaô cheng. Là, il continua ses études et ses méditations avec une ardeur que rien ne pouvait arrêter ni affaiblir : il travaillait de tout son cœur, dit un de ses biographes, et le plus sincèrement possible.

Un jour, il conduisit ses disciples au sommet du pic qui couronne le *Yun-t'ai-chan* : à cet endroit la montagne de rocs s'élevait presque verticalement, comme un mur, et, à quelque distance du sommet, se trouvait un pêcher qui avait poussé ses racines, presque horizontalement, dans les interstices des rochers ; au-dessous s'ouvrait béant un gouffre profond, un abîme incommensurable. De nombreuses pêches, d'une taille peu commune, faisaient plier les branches de l'arbre. Se tournant vers ses disciples et leur désignant le pêcher, Taô-ling p.433 s'écria :

— Si l'un de vous parvient à s'emparer de pêches de cet arbre, je lui divulguerai les parties les plus importantes du *Taô* !

Là-dessus, plus de 300 disciples tentèrent l'épreuve, mais aucun ne réussit. Le dernier, Tchaô Cheng s'élança dans l'espace, et, avec autant de bonheur que d'habileté, parvint à saisir une des branches les plus élevées de l'arbre, s'y cramponna vigoureusement, et, de là, gagna les grosses branches. Il se hâta de prendre des pêches à droite et à gauche et d'en emplir son sein ; mais, quand il voulut remonter, il s'aperçut que la tâche était difficile sinon impossible ; en effet, le malheureux

Chalmers, *Tauist words and phrases* (Doolittle, vol. II, p. 235) et au *Tou-chou-ki-chou-liô*. — D'après ce dernier ouvrage et le *Tai-tchen-k'ô*, les *San-ts'ing* sont trois régions où habitent les trois classes de divinités taoïstes (*cheng* « saints » ; *tchen* « véritables » ; *chien* « génies ou immortels »). — Le *Chang-ts'ing-koung* ou *Palais du Pur suprême* est situé dans la capitale de jade (*yu-king*). Voir Doolittle, p. 235.

¹ *Chang-yèou-lou* ; *Tsi-chô-tsuan-tchen* ; *Sseu-tch'ouan t'oung-tche*, livre XII.

La légende du premier pape des taoïstes

voyait au-dessus de lui un mur à pic, sans aucune anfractuosité, uni et poli comme la glace, au-dessous, un abîme insondable. Sa position était critique. Se croyant perdu, le jeune disciple voulut au moins faire don à son maître des fruits enchantés qu'il venait de cueillir au prix de sa vie ; il jeta donc les pêches en l'air une à une. Ta -ling les saisit toutes au vol et les distribua entre les autres disciples. Chacun en eut une. Le Maître mangea la sienne et en garda une autre, la dernière, pour Tcha  Cheng. Puis il étendit la main pour aider ce dernier à remonter. Chose extraordinaire ! Miracle inattendu !   l'étonnement profond de tous, le bras de Ta -ling s'allongea immédiatement de deux ou trois *tchang* et fut alors à même de ramener le disciple en haut de la montagne. Quand Tcha  Cheng eut mangé sa pêche, le Maître lui dit :

— Vous avez le cœur droit, car vous avez pu tomber juste sur le sommet de ^{p.434} l'arbre ; je veux essayer moi-même et tâcher de faire de même ; il faut que je cueille de grosses pêches !

En disant ces mots, il s'élança dans le vide et tomba juste sur l'arbre. Tcha  Cheng et Oueng Tchang imitèrent son exemple et s'accroch rent aux branches de l'arbre devant lui. Alors Ta -ling leur expliqua les mystères les plus cachés de la doctrine du Ta . Lorsqu'il eut achevé ses explications, ils remontèrent tous trois, sans doute par un nouveau moyen surnaturel, mais les auteurs taoistes ont négligé d'en faire mention ¹.

Après son séjour à Yun-t'ai-chan, Ta -ling revint avec ses disciples   H -ming-chan, où, pendant vingt ans encore, il se livra aux études et aux méditations. Un jour, à midi, il aperçut tout à coup un homme vêtu de rouge qui lui présenta une lettre de jade en lui disant :

— En conformité des ordres que j'ai reçus du Pur supérieur (*Chang-ts'ing*), je viens vous chercher pour vous conduire au pays du Lang-yuan,

et l'envoyé l'invita à monter dans un char. Tous deux se dirigèrent vers le palais des génies. Lorsqu'ils parvinrent devant la porte, tous les

¹ Cette histoire fabuleuse est extraite et traduite mot pour mot du *Chen-sien-tchouan*.

La légende du premier pape des taoïstes

immortels et les génies sortirent en foule pour recevoir Taô-ling, lui souhaiter la bienvenue et l'inviter à entrer. Celui-ci fut conduit dans une salle magnifique où se tenait le *T'ai-chang Laô-kiun*. Le Maître des Maîtres eut un long entretien avec lui sur les mystères et les dogmes du Taô et lui fit en quelque sorte ^{p.435} passer un examen complet sur les points les plus compliqués et les plus obscurs de la doctrine taoïste. Malheureusement, il paraît que Laô-kiun ne trouva pas le candidat suffisamment préparé pour entrer dans le cénacle des immortels ; il lui enjoignit donc de retourner parmi les mortels. Taô-ling quitta le palais à contre-cœur, en jetant un long regard de regret sur cette assemblée dont il n'était pas encore jugé digne ; mais il fallait obéir... Son guide le reconduisit et le déposa sur la montagne Yang-p'ing ¹.

Pendant longtemps encore, Taô-ling se plongea dans les études et les méditations ; mais enfin le moment arriva où il se sentit prêt à paraître devant le *T'ai-chang Laô-kiun*, et, à la veille de prendre parmi les génies la place qui lui était destinée, il appela son fils Heng et lui adressa ses dernières recommandations que l'on peut considérer comme son testament taoïste : il lui expliqua le moyen de s'envoler dans l'air (*feï-ching k'ing-kiu tche fâ*), lui remit tous les livres ésotériques qu'il possédait, deux sabres pour couper les vices (*tchan-sié*), un sceau et un registre de jade :

— Prends ceci, lui dit-il, chasse les hérésies et tue les démons ! Prête ton bras à ton pays et applique-toi à tranquilliser le peuple. Que, de génération en génération, les fils continuent mon pontificat (*tchaô ou tche ouei*) ; que nul, s'il n'est le fils ou le petit-fils de mes descendants, à quelque degré que ce soit, ne soit appelé à l'hérédité ! ²

^{p.436} Le septième jour du premier mois de la deuxième année *Young-chéou* (éternelle longévité) de l'empereur Heng des Han (157 de notre ère), à midi juste Taô-ling réunit sur la montagne des nuages (Yun-

¹ *Chang-yèou-lou.*

² *Chang-yèou-lou.*

La légende du premier pape des taoïstes

chan) sa femme, madame Young, et ses disciples Tchaô Cheng et Ouang Tchang, et de là s'éleva en plein jour au ciel avec eux. Il avait alors cent vingt-trois ans. Longtemps ses disciples, qui avaient tenu à faire leurs adieux aux voyageurs, restèrent à regarder en l'air, mais Taô-ling et les siens avaient disparu parmi les nuages, et on ne les revit plus jamais ¹.

Un auteur chinois a tracé de Tchang Taô-ling le crayon suivant que nous traduisons textuellement :

« Son corps avait neuf pieds deux pouces de long ; ses sourcils étaient hirsutes ; son front, large ; son crâne, rouge comme le vermillon ; ses prunelles, vertes. Il avait un gros nez et des joues anguleuses ; ses yeux étaient triangulaires (*mou yéou san kiô*) ; des cornes étaient cachées sous son crâne ; ses mains pendantes dépassaient le genou. Il s'asseyait avec la majesté du dragon et marchait avec la dignité du tigre. Tous ceux qui le regardaient le trouvaient plein de noblesse ².

@

¹ *Chang-yéou-lou ; Chen-sien-tsâ-ki ; Kang-mou tche-che ; Chen-sien tchouan ; Séou-chen-ki ; Chen-sien-t'oung-kien ; Kai-yu-ts'oung-k'aô* et l'Encyclopédie *Yuan-kien-leï-han* (liv. 319).

² Tiré du *Kié-tseu-yuan Houâ-tchouan* : Biographies illustrées du Jardin de la Moutarde, galerie historique du plus haut intérêt, accompagnée d'un [traité complet sur l'art de peindre et de dessiner](#). Ce passage est au livre II.

IV

@

p.437 En passant de Tchang Taô-ling à ses descendants nous retombons de la légende semi-historique dans l'histoire véridique : nous allons voir les petits-fils de Taô-ling jouer un rôle important durant la rébellion des *Houang-kin* ou *Bonnets jaunes* qui marqua le commencement de la décadence de la maison des Han ¹.

Les Annales ne font qu'une mention toute sommaire de Tchang Heng, fils de Taô-ling ; nous ne savons donc que fort peu de choses à son endroit. A l'apothéose de son père, Heng prit en mains les rênes de l'empire spirituel des Taoïstes et continua avec ardeur les études philosophiques et les expériences alchimiques du Maître céleste. Au dire du *Chen-sien-t'oung-kien*, Heng et sa femme, madame Lou, obtinrent le Taô, *tô taô*, et en plein jour, s'élevèrent du Yang-p'ing-chan au ciel ². Cette expression, *s'élever au ciel*, que l'on rencontre souvent dans les écrits taoïstes, n'a en réalité qu'un sens tout métaphorique, et elle ne signifie guère autre chose que *passer de vie à trépas* ; elle doit sans doute son ^{p.438} origine à cette idée qu'un *Souverain pontife* perdrait la *face*, comme parlent les Chinois, s'il disparaissait de la scène du monde comme un simple mortel.

Heng laissa plusieurs fils dont l'aîné, Tchang Lou, fut l'un des principaux acteurs du grand drame historique que les temps troublés des Trois Royaumes virent se dérouler.

Né à Foung-chien, du département de Siu-tchéou (province du Kiang-sou), Tchang Lou, encore qu'il fût devenu, par droit de naissance, souverain pontife des Taoïstes, ne semble pas cependant

¹ Voir [The Rebellion of the Yellow Caps, compiled from the History of the Three States \(by W.-C. Milne\), Chinese Repository, X, p. 98-103](#) ; [le San-koué-tchy « Histoire des trois royaumes », roman historique, traduit par M. Théodore Pavie, tome I. Voir également Bazin, Chine, tome II, p. 477.](#)

² *Tou-chou-ki-chou-lïo ; San-kouô-tche*, biographie de Tchang Lou, Livre des Oueï, *Chang-yèou-lou*.

La légende du premier pape des taoïstes

avoir déprisé les charges temporelles ; Léou Yen, gouverneur du territoire d'Y-tchéou (l'actuelle *Tch'eng-tou-fou*, ville capitale de la province du Sseu tch'ouan ¹), le nomma *tou-y-sseu-mâ* ², et le chargea d'aller combattre et réduire un chef rebelle, Tchang Siéou, qui venait de s'élever à Han-tchoung ³. Tchang Lou réussit à souhait dans cette campagne, triompha de Tchang Siéou et s'empara de Han-tchoung ⁴.

Dans le même temps, d'autres insurgés que les histoires de l'époque appellent *Yaô-tseï*, « rebelles surnaturels », prenaient les armes contre le pouvoir des Han (172 à 178 de notre ère) : Lô Yaô levait l'étendard de la révolte à San-pou, sur les limites actuelles du département de Si-an-fou (Chen-si) ; p.439 Tchang Kiô imitait son exemple dans l'est ⁵. Ce dernier, qui aurait été le frère cadet de Tchang Lou au dire de quelques historiens ⁶, avait pris le titre de *T'ai-ping taô*, chef de la grande paix ; ayant réuni un grand nombre d'adhérents, il leur inculqua les principes taoïstes de Taô-ling.

« Il invitait les malades à se prosterner et à penser à leurs fautes, et leur faisait boire une eau miraculeuse ; si, au bout de quelques jours, le malade allait mieux, il s'écriait : « cet homme croit au Taô ! » ; s'il n'allait pas mieux, c'est qu'il ne croyait pas au Taô.

Tchang Siéou (un autre frère de Tchang Lou d'après un petit nombre d'écrivains ⁷), s'était décoré du nom de *Ou-téou-mi-taô*, « chef des cinq boisseaux de riz », parce qu'il avait accoutumé d'obliger les malades qui venaient le voir à lui payer cinq boisseaux de riz ⁸.

¹ *Sseu-tch'ouan-t'oung-tche*.

² Charge de ce temps qui semble correspondre à celle de chef de district.

³ Han-tchoung-fou, de la province du Chen-si.

⁴ *San-kouô-tche*, Biographies de Tchang Lou et de Léou Yen. Comparer la Biographie de Leou Yen dans le *Ts'ien Han chou*.

⁵ *San-kouô-tien-liô*. Notes ou commentaires sur le *San-kouô-tche*.

⁶ Entre autres Li Yng, dans son *Chou-ki* « Histoire du pays de Chou » (Sseu-tchouan). Sur Li Yng, voir [Mayers, Manual, p. 125](#).

⁷ Voir le *San-kouô-tien-liô*, Notes ou commentaires sur le *San-kouô-tche*. — *Tchou-tsenn-tsu-an-chou*.

⁸ *San-kouô-tien-liô* dans le *San-kouô-tche*. D'où les partisans de Tchang Lou étaient surnommés *mi-tseï* « rebelles du riz » (Voir *Tchou-tseu ts'uan-chou* ; *Chiô-t'oung* (Liv. L) ; *Tsi-chô-tchen-tsu-an*).

La légende du premier pape des taoïstes

Incontinent après, par vengeance, Tchang Lou venait se jeter au milieu de cette conflagration générale et prendre part active à l'insurrection. Ayant désobéi un jour aux ordres de Léou Tchang, fils et successeur de Léou Yen, homme ignorant et irrésolu, celui-ci ordonna, dans un accès de colère, ^{p.440} qu'on mît à mort la mère et les parents de Tchang Lou ¹. Ce dernier, alors à Han-Tchoung, se proclama indépendant et se forma pour ainsi dire un petit État à part. Il modela son armée sur celle des Bonnets jaunes, lui-même fut appelé *Che Kiun* Prince Maître ; ceux qui avaient déjà foi dans le Taô et y croyaient se nommaient *Tsi-tsiéou*, « offrant le vin ». Sa devise était : *Foi et sincérité* ; tous devaient la suivre ; il était sévèrement défendu de mentir. Comme chez les Bonnets jaunes, les malades faisaient eux-mêmes l'aveu de leurs fautes. Les *Tsi-tsiéou* établirent des auberges gratuites (*y-chô*) où ils suspendirent de la viande et déposèrent du riz (*y-mi-jô*) ; les voyageurs pouvaient entrer dans ces hôtels, y manger, s'y reposer, le tout sans bourse délier ; mais il ne leur était pas permis de dépasser une certaine mesure ; s'ils mangeaient au delà de leur rassasiement, les génies (*kouei chen*) les punissaient en leur infligeant des maladies. Les criminels étaient pardonnés trois fois ; ce n'était qu'après la seconde récidive que les châtiments étaient appliqués. Il n'y avait pas de magistrats proprement dits ; les *Tsi-tsiéou* gouvernaient le peuple, tranquille et joyeux de cet état de choses ².

Pendant trente années Tchang Lou occupa Han-tchoung et la contrée avoisinante : la dynastie des Han, affaiblie et sur son déclin, tenta, mais en ^{p.441} vain, de le réduire ; de guerre lasse, elle lui conféra un titre de *t'aï-chéou* (gouverneur) à condition qu'il envoyât à la cour, à des époques fixées, des cadeaux et des présents. Mais, dans les premières années du IIIe siècle de notre ère, Tchang Lou eut maille à partir avec le redoutable Ts'aô Ts'aô ³ qui s'était brillamment distingué

¹ Biographie de Leou Yen dans le *San-kouô-tche* et le *Ts'ien-han-chou*. *Tchou-tseu tsuan-chou*.

² *San-kouô-tien-lïo* dans le *San-kouô-tche*. *Kang-mou-tsi-lan*.

³ Sur lequel voir [Mayers, Manual, p. 231](#). — La légende rapporte que Ts'aô Ts'aô s'avança dans l'ouest avec son armée, Tchang Lou traça sur le sol une ligne qui se transforma en une rivière : les troupes envahissantes ne purent passer.

La légende du premier pape des taoïstes

dans ses campagnes contre les Bonnets jaunes et qui avait fini par se déclarer lui-même indépendant ; un des frères de Tchang Lou, Tchang Oueï, voulut résister aux armes de ce conquérant, malgré les sages avis de son frère aîné ; il fut battu et contraint de se réfugier dans le pays de Chou (Sien-tch'ouan). En apprenant cette nouvelle, Tchang Lou se retira à Pâ-tchoung ¹ avec ses partisans ; mais il ne semblait nullement disposé à continuer avec Ts'aô Ts'aô une lutte qu'il considérait comme inégale. A ses familiers qui lui proposaient de mettre tout à feu et à sang, de piller tout ^{p.442} sur son passage, ii répondit qu'il n'était venu dans ce pays que pour éviter des calamités, qu'il n'avait pas de mauvaises intentions, et qu'il voulait se rallier au prince qui serait désigné par le Ciel. Au fait de ses intentions, Ts'aô Ts'aô renonça au projet de le poursuivre et de le réduire, et lui dépêcha quelques émissaires pour l'engager à venir à lui ; ceux-ci n'eurent pas de peine à réussir et Tchang Lou se présenta devant Ts'aô Ts'aô avec toute sa famille. Ts'aô Ts'aô le salua du titre de *Tchen-nan Tsiang-Kiun* « général pacificateur du sud », le traita avec la plus grande politesse, lui conféra le marquisat de Lang-tchoung et rangea ses cinq fils parmi les 'héou « marquis » ².

L'histoire ne parle plus de Tchang Lou après qu'il eut fait sa soumission au duc de Oueï ³ ; les Annales des trois royaumes mentionnent seulement, à la fin de la biographie que leur rédacteur lui a consacrée, que son fils *Fou* succéda à son titre de 'héou. Plus tard nous voyons (dans le *Kang-mou-tche-che* ⁴) que Tchang Cheng, petit-fils de Taô-ling à la quatrième génération, et par conséquent fils de

Ts'aô Ts'aô appela alors ses marins, mais Tchang Lou changea le cours d'eau en une chaîne de hautes montagnes que les soldats ennemis ne purent franchir. Là-dessus, Ts'aô Ts'aô voulut donner une investiture quelconque à Tchang Lou, mais ce dernier refusa (*Chen-sien-t'oung-kien* et *Chang-yèou-lou*). De Tchang Lou également le *Chen-sien-t'oung-kien* nous dit qu'il « s'éleva au ciel en plein jour, à cheval sur un dragon », nouvelle application d'expression figurée dont nous avons parlé plus haut.

¹ A l'ouest de Pâ-chien, département de Tch'oung-k'ing (Sseu-tch'ouan). Cf. Note du *Tsi-chô tsuan-tchou*, p. 190, et *Sseu-tch'ouan t'oung-tche*, livre XLV.

² Extrait du *San-kouô-tche*, Biographie de Tchang Lou. D'après le *Chang-yèou-lou*, ceci se passa la vingtième année *Tch'ou-p'ing*, qui correspond à l'an 210 de notre ère.

³ Ts'aô Ts'aô s'était décerné ce titre sur ces entrefaites.

⁴ Également dans le *Séou-chen-ki*.

La légende du premier pape des taoïstes

Tchang Fou, s'établit derechef sur le Yun-t'ai-chun, puis dans la suite revint se fixer à Koueï-ki-chien, du département de Kouang-sin-fou (*Kiang-si*), au ^{p.443} pied du Loung-'hou-chan.

« Dès lors ses fils et petits-fils furent *tchen-jen* par droit d'héritage, et toutes les dynasties successives respectèrent et tinrent en haute estime la famille des Tchang » ¹.

@

¹ *Kang-mou tche-che ; Chang-yèou-lou ; Séou-chen-ki.*

V

@

Il n'y a pas plus de sectes ou de religions sans hérésies qu'il n'y a d'histoire religieuse sans schisme ; parmi les disciples d'un prophète, il s'en trouve toujours un qui, par jalousie ou par hardiesse, émet des idées contraires à celles du Maître ou lance des propositions plus avancées, et s'applique, par tous les moyens possibles, à supplanter son ancien chef. L'histoire du Taoïsme et les Annales de la famille des Tchang nous en offrent un exemple frappant.

En effet, dans les premières années du Ve siècle, dans le temps même que le Taoïsme florissait à la Cour de la Maison de Toba (ou *Oueï* du Nord) ¹, un certain Taô-che ou Docteur de la Raison, originaire de Tch'ang-p'ing ², mais fixé depuis longtemps sur le Soung-chan, dans la province du Hô-nan ³, conçut le plan de détrôner la dynastie spirituelle des ^{p.444} Tchang et de monter lui-même sur le trône pontifical des Taoïstes. Son nom de famille était K'éou, son prénom K'ien-tche, et il était familièrement désigné par l'appellation de Pou-tchen. Adonné primitivement aux saintes doctrines et aux arts magiques de Tchang Taô-ling, il avait réuni autour de lui quelques fervents disciples ; il leur persuada d'abord que, dans sa jeunesse, il avait fait la rencontre de l'immortel et Être surnaturel Tch'eng Koung-ching, qu'il l'avait suivi dans ses pérégrinations ⁴ et qu'il avait goûté aux drogues des génies ; puis un jour il leur raconta qu'il avait vu en rêve ce même génie lui faire signe de venir à lui en lançant par la bouche une sorte de fumée bleuâtre. Une autre fois il prétendit qu'il avait rencontré le génie Li Pou-ouen, que celui-ci s'était fait reconnaître à lui comme arrière petit-fils

¹ Cette dynastie a régné sur la Chine de 386 à 535.

² Tch'ang-p'ing-tchéou, ville d'arrondissement située près de Peking, sur le chemin des tombeaux des Ming et de la grande Muraille, et par suite bien connue des touristes et résidents de la capitale. Cf. *Ming-y-t'oung-tche* et le *Peï Oueï-chou*, Annales des *Oueï* du nord. Biographie de K'éou K'ien-tche.

³ Sise au nord du district de Teng-fou, département de Hô-nan-fou, province du Hô-nan (*Ming-y-t'oung-tche*).

⁴ On a déjà vu plus haut, à propos de Tchang Léang, ce que l'on entend par *suivre un immortel dans ses pérégrinations*.

La légende du premier pape des taoïstes

de Laô-tseu, lui avait donné un livre intitulé *Tou-lou tchen-king* et lui avait enjoint de coopérer au gouvernement des pays du Nord (*pei-fang*) sous le titre de *T'ai-p'ing tchen-kiun* « Prince véritable de la Grande paix ». Enfin il narra une prétendue entrevue qu'il avait eue avec Laô-tseu lui-même et dans laquelle celui-ci lui aurait enjoint de succéder à Taô-ling comme *T'ien-che* « Maître céleste », et lui aurait donné le pouvoir magique « d'alléger son corps afin de s'envoler dans les airs » ¹.

^{p.445} K'éou K'ien-tche se rendit alors à la ville capitale du Oueï et offrit au souverain le livre mystique qu'il disait avoir reçu du petit-fils de Laô-tseu. Il n'eut pas d'abord grand succès ; ni la Cour, ni la ville ne voulurent ajouter foi à ses histoires fantastiques. Il ne trouva de crédit qu'auprès d'un grand de la Cour, nommé Ts'oueï Haô, ardent détracteur de Laô-tseu et de Tchouang-tseu, mais chaud partisan du Taoïsme alchimique et démoniaque, qui le prit en quelque sorte sous sa protection et s'efforça de le patronner ². Il commença par adresser un rapport à l'empereur en faveur de K'éou K'ien-tche ; le monarque chinois en fut satisfait et demanda à ^{p.446} voir le *taô-che*. Ce dernier eut tout lieu de se féliciter de cette audience, car il reçut du souverain de magnifiques présents ; bien plus, il se vit au comble de ses vœux et de ses désirs, lorsqu'il entendit l'empereur des Oueï ordonner à ses disciples de le traiter désormais avec le plus grand respect comme *T'ien-che* « Maître céleste », et aux ministres de l'État de faire

¹ *T'oung-kien kang-mou*, 8e année *T'ai-tch'ang*, livre des Oueï du nord. — Sur *K'éou K'ien-tche*, voir le *Chen-sien-t'oung-kien* et le *Chiô-t'oung*, livre L.

² La Biographie de Ts'oueï Haô, qui vécut à l'époque de Taï-vou-ti (424-452), se trouve dans le *Oueï-chou*. Originaire de Ts'ing-hô (Vou-tch'eng-chien, de l'arrondissement de Lin-ts'ing, province du Chan-toung), il était connu plus familièrement sous le *tseu* de *Pô-ouen* à la cour de Yuan-Ming-ti et de son successeur T'ai Vou-ti. De bonne heure, il s'était adonné au taoïsme alchimique et s'était plongé dans de profondes recherches sur le *yn* et le *yang*, sur l'astronomie, la magie, etc. Il n'aimait pas les œuvres de Laô-tseu ni celles de Tchouang-tseu et les considérait comme un tissu de mensonges et de tromperies. (*T'oung-kien kang-mou*, sub *Tai Vou-ti*) : il croyait encore moins à la doctrine de Fô (Bouddha) et avait accoutumé de dire : « Pourquoi servir ce génie étranger, *Hô-oueï che tseu hou chen* ? » Il ne craignait nullement de se comparer, avec avantage naturellement, au célèbre Tchang Léang. (*T'oung-kien*, loco citato.) Le titre de *Kouang-lou-tâ-fou* (Mayers, *Chinese government*, p. 63 ; lui avait été conféré (Voir également la courte notice que [Mayers, Manual, p. 237, n° 789](#) a consacrée à Ts'oueï Haô). — Sur l'appellation de *Kouang-lou-tâ-fou*, équivalent de l'ancien *tai-fou* des classiques, voir le *Yuan-kien-lei-han*, Encyclopédie de Kang-chi, livre XCVII.

La légende du premier pape des taoïstes

construire un *taô tch'ang*, autel taoïste, au sud-est de la ville P'ing-tch'eng ¹. Ce dernier ordre fut rapidement exécuté et un double autel à cinq étages fut élevé incontinent pour approuver l'imposture de K'éou K'ien-tche ².

Il n'est peut-être pas inutile de faire ici une courte digression au sujet de ce titre de Maître céleste (ou *du ciel*) que les disciples de Tchang Taô-ling avaient décerné à leur chef ou que ce dernier s'était appliqué à lui-même. Cette appellation ne date pas d'hier ; nous la trouvons en effet, sans doute pour la première fois, dans le *Nan-'houa king* de Tchouang-tseu. Ce philosophe y raconte, dans son brillant style antique, que l'empereur Houang-ti, s'étant un jour égaré, rencontra par hasard un jeune garçon qui gardait des chevaux dans une prairie ; il lui demanda son chemin, et, étonné de la précision et de la lucidité des réponses de ce ^{p.447} jeune homme, lui fit quelques questions sur la science du gouvernement. Satisfait de sa réplique, le légendaire souverain lui fit deux profonds saluts, et, en se retirant, lui donna le titre de *T'ien-che* « Maître céleste » ³. Telle fut l'origine de cette appellation qui devint plus tard, pour ainsi dire, le surnom dynastique des Tchang.

Pendant longtemps les descendants de Tchang Taô-ling ajoutèrent les deux mots *t'ien-che* à leur nom patronymique sans que les empereurs les y eussent officiellement et formellement autorisés ; l'histoire chinoise nous apprend que ce fut l'empereur Chuan-tsoung des T'ang qui, le premier, la septième année *T'ien-paô* de son règne (748), conféra la qualification de *T'ien-che* à un héritier du nom des Tchang ⁴. Elle nous informe également qu'à l'époque des Song, plusieurs empereurs décernèrent aux Tchang diverses autres

¹ La ville de P'ing-tch'eng serait, d'après le *Kang-kien-y-tche-lou*, l'actuel Tâ-t'oung-chien du département de Tâ-t'oung-fou, province du Chan-si.

² *T'oung-kien, loco citato*. — K'éou ne put cependant parvenir à créer une nouvelle dynastie, et à sa mort le pontificat revint aux Tchang.

³ [Nan-'houâ-king, chap. XXIV, Chiu-Vou-Koueï](#) ; voir la traduction de M. Balfour, *The divine classic of Nan-'huâ*, déjà cité, p. 297.

⁴ *Kang-mou-tsi lan* ; *Peï-Oueï che*, Biographie de Ts'ouei 'Haô ; *T'oung-kien kang-mou*, livre des T'ang ; *Kaï-yu-ts'oung-k'aô*.

La légende du premier pape des taoïstes

appellations honorifiques. Ainsi, la neuvième année *Tâ-tchoung-siang-fou* (1016), l'empereur Tchen-tsong accorda au *taô-che* Tchang Tcheng-soueï le '*haô* de *Tchen-tsing sien-cheng* « Docteur vrai et pur » ¹, et, sur le rapport de son ministre et conseiller Ouang K'in-jô, fit bâtir pour la famille Tchang un temple taoïste et exempta ses champs de tout impôt et de toute taxe ². p.448 Plus tard, la deuxième année *Ts'oung-ning* de son règne (1103), l'empereur Houeï-tsong donna le '*haô* de *chiu-tsing sien-cheng* « Docteur vide et tranquille » à Tchang Ki-sien qui, au dire du *Y-kien-tche* (cité par le *Kaï-yu-ts'oung-kaô*) était petit-fils de Taô-ling à la trentième génération ³. Enfin, dans les années *Tâ-kouan* (1107-1111), le même monarque trouvait un nouveau titre, plus long et plus pompeux que les précédents, celui de *Tcheng-y tsing-yng tchen kiun* « véritable prince propice et pacifique, droit et unique » ⁴.

Malgré qu'ils fussent bien en cour, les souverains pontifes ne semblent pas avoir toujours coulé des jours heureux et sans nuages. Pour ne citer qu'une des mésaventures qui leur arrivèrent, nous rappellerons que, sous les Song même, un certain *t'ai-cheou* ou gouverneur nommé Lin, animé sans doute d'un zèle inconsidéré, osa mettre en prison le *T'ien-che* d'alors, et adressa au trône un mémoire fulminant dans lequel il disait que ce pontife était le descendant des *Han-tseï*, rebelles de l'époque des Han, p.449 et qu'il ne fallait pas que les fils et les petits-fils de ces *tseï* continuassent de porter le titre dont ces derniers s'étaient affublés ⁵. Citant ce fait, le philosophe Tchou Chi écrit dans sa dissertation sur le taoïsme : « Tous les hommes respectaient le pontife Tchang, il n'y eut que Lin qui put lui donner le

¹ *T'oung-kien kang-mou* ; *Tou-chou-ki-chou-liô* ; *Kaï-yu-ts'oung-k'aô*.

² *T'oung-kien kang-mou*. *Kaï-yu-ts'oung-k'aô*. Sur Ouang K'iu-jô voir les quelques lignes de Mayers (*Manual*, p. 241, n° 802). — On trouve des détails pleins d'intérêt sur ce haut personnage, sur le rôle qu'il joua à la Cour de Tcheng-tsong, la part qu'il prit à la politique du temps et l'influence qu'il sut prendre sur l'esprit de son souverain, dans le *T'oung-kien kang-mou*, le *Kang-mou-tsi-lan*, et surtout dans le *Houng-kien-lou*, Histoire de la dynastie des Ming, que possède la Bibliothèque nationale de Paris. Nous parlerons longuement de Ouang K'in-jô dans *L'Histoire du Taoïsme* que nous préparons.

³ *Chiô-t'oung* ; *Kaï-yu-ts'oung-k'aô*.

⁴ *Ming-che* ; *T'oung-kien kang-mou* (continuation).

⁵ *Kaï-yu-ts'oung-k'aô*.

La légende du premier pape des taoïstes

nom de *tseï* » ¹. L'histoire a négligé de rapporter ce qu'il advint du malheureux *T'ien-che* et de l'ardent fonctionnaire.

Sous les Yuan ou Mongols, grâce à une prédiction réalisée selon les uns, ou à une supercherie adroite selon les autres, les Tchang furent également en grande faveur. La treizième année *tche-yuan* (1276), Koubilaï K'an, le *Yuan che-tsou* des Annales chinoises, fit cadeau à Tchang Tsoung-yn d'un sceau en argent et le chargea de présider à la religion du Taô dans le Kiang-nan ; cette reconnaissance officielle du pontificat des Tchang était due, paraît-il, à la réalisation d'un oracle rendu douze ans auparavant par le père de Tchang Tsoung-yn. Lorsque le terrible Koubilaï K'an n'était encore que simple candidat à l'empire et guerroyait avec autant de bons que de mauvais succès, contre les dernières troupes des Song, il envoya en secret un des siens demander au *T'ien-che* du temps, Tchang K'ô-tà s'il obtiendrait l'empire ; ce dernier répondit :

— Dans douze ans, le dessous du ciel sera unifié sous vos lois.

En effet, la douzième année *tche-yuan*, p.450 Koubilaï K'an restait maître sans conteste de l'empire ; il envoya chercher alors K'ô-tâ, mais celui-ci était mort et ce fut sur son fils Tsoung-yn que le monarque mongol répandit ses bienfaits. Tel est le récit de Tchaô Y (dans le *Kai-yu-ts'oung-k'aô*) qui dit l'avoir puisé dans les archives mêmes de la famille Tchang. Le *chiô-t'oung* donne cependant une autre version que nous croyons utile de reproduire ici.

D'après ce dernier ouvrage, Yuan che-tsou, marchant contre les troupes des Song, avait envoyé en avant un certain Ouang sien-cheng, docteur Ouang, en qui il avait grande confiance, avec mission de traverser le Yang-tse-kiang. N'ayant pas réussi à passer, Ouang fut obligé d'errer longtemps dans le sud du pays de Houaï. Il aurait bien voulu retourner auprès de Koubilaï K'an, mais il craignait pour sa tête ; il imagina pour lors l'expédient suivant, qui, comme on va le voir, fut couronné de succès. D'une famille de laboureurs il obtint la copie d'un

¹ *Tchou-tseu-tsuan-chou*, part. XIV.

La légende du premier pape des taoïstes

livre magique de la famille Tchang et s'en vint l'offrir au conquérant mongol en lui tenant ce langage :

— Après avoir traversé le Kiang, je suis arrivé au Loung-'hou-chan où j'ai vu le successeur de Tchang T'ien-che des Han. Comme cet homme est magicien et qu'il est doué de seconde vue, tous les gens de la campagne ont foi en lui, le traitent avec le plus grand respect, et ne l'appellent que *Maître céleste*. Tchang m'a prédit que Votre Majesté entrerait bientôt dans le palais impérial et que les Soung périraient, et qu'après la destruction des Soung le dessous du ciel ^{p.451} pourrait être unifié sous vos lois ; comme preuve il m'a remis ce livre.

Koubilaï K'an ajouta foi à ces paroles et s'en réjouit. Plus tard, en effet, il conquiert tout l'empire comme il lui avait été ainsi prédit. Il fit alors venir à la cour Tchang Tsoung-yn et lui dit :

— Ce que vous avez dit jadis à Ouang sien-cheng est aujourd'hui réalisé ; par quel moyen saviez-vous cela ?

A cette demande, Tsoung-yn parut décontenancé, et, ignorant ce dont il était question, ne sut que répondre.

— Comment, reprit l'empereur, ne vous rappelez-vous pas Ouang sien-cheng, aux larges joues, aux grands yeux, au grand corps, que j'ai naguère envoyé vers vous et qui m'a dit avoir parlé avec vous sur le Loung-'hou-chan ?

Tsoung-yn répondit par ces astucieuses paroles :

— En vérité, j'ignore ce que Votre Majesté veut dire ; cette année seulement j'ai accédé au pontificat et pris en main le fil dynastique.

— Ah ! continua Koubilaï K'an, c'était votre père sans doute ! Vous devez en effet ignorer ce qui s'est passé.

Là-dessus, il chargea Tsoung-yn de présider aux affaires de tous les temples et monastères taoïstes du Kiang-nan, lui fit don d'un sceau

La légende du premier pape des taoïstes

d'argent et ordonna que l'hérédité se continuât dans la famille des Tchang.

Deux ans après, en 1278, nous voyons dans l'histoire qu'un édifice religieux, décoré du nom de *Tcheng-y sseu*, Temple du vrai Un, fut élevé à Péking pour servir de résidence à Tchang Léou-soun, fils du frère cadet de Tchang Tsoung-yn ¹.

^{p.452} Lorsque la dynastie nationale des Ming remplaça celle des Mongols sur le trône de la Chine, son fondateur, Houng-vou, trouva le titre de *tchen-jen* suffisant pour le souverain pontife Tchang Tcheng-tch'ang et supprima celui de *Maître céleste* :

— Il n'y a rien, dit-il à ses ministres, qui soit plus respecté que le ciel (*t'ien*) ; comment donc celui-ci pourrait-il avoir un maître (*che*) ? ²

La quatorzième année *Houng-tche* (1501), en effet, l'histoire fait mention du *tchen-jen* Tchang Yuan-k'ing, fils de Tchang Yuan-ki, au sujet de qui un *Ki-che-tchoung*, membre du Censurat nommé Ou Che-tchoung, adressa au trône un mémoire virulent, peignant les Tchang sous les couleurs les plus noires et les dénonçant comme des gens pervers et débauchés et des charlatans vulgaires que le Saint Maître (l'empereur) ne devait plus souffrir à aucun prix ³. La rage de Ou Che-tchoung ne semble pas avoir eu grand succès, car les Tchang ne furent pas troublés dans l'exercice de leur pouvoir spirituel.

Depuis l'époque les Ming jusqu'à nos jours, la ^{p.453} qualification de *tchen-jen* est restée le titre officiel conféré par le Fils du ciel aux membres de la famille des Tchang, tandis que celle de *T'ien-che*, Maître céleste, est devenue l'appellation commune par laquelle les *Taô-che* de

¹ *Kai-yu-ts'oung-k'aô*.

² *Ming-che* ; *Houng-kien-lou* ; *Kai-yu-ts'oung-k'aô*. Faisons remarquer en passant qu'un écrivain de l'époque des Soung, Chaô Pô-ouen, fils du philosophe Chaô ([Mayers, Manual, p. 183, n° 594](#)), signale qu'il n'est pas établi dans les Statuts de l'empire que l'on doive envoyer un mandarin pour présider à un sacrifice dans le palais appelé *Chien-ling-koung*, à l'occasion du jour anniversaire de la naissance de Tchang Taô-ling (15e jour du 1er mois), ainsi qu'il est d'usage de le faire pour Confucius (cité par le *Ming-che* et le *Tsi-chô tsuan-tcheng*).

³ Le *Chiô-t'oung* reproduit la plus grande partie du factum de Ou Che-tchoung.

La légende du premier pape des taoïstes

l'empire et le bas peuple et même souvent les classes dirigeantes ont continué de désigner l'héritier du nom et de la puissance du premier pape taoïste ¹.

Le souverain pontife actuel appartient à cette ancienne famille dont nous venons d'esquisser rapidement l'histoire ; par la métempsychose, il descend du célèbre Tchang Taô-ling des Han, et est l'objet de la plus profonde vénération de la part des taoïstes et du peuple chinois. Il est un grand exorciste et, dit-on, possède une entière domination sur tous les esprits de l'Univers et généralement sur les pouvoirs invisibles, à l'aide d'un sabre magique. Son palais est situé dans la province du Kiang-si, là même où son illustre ancêtre chercha avec tant d'ardeur l'élixir de longue vie ; il y contrefait une pompe impériale, marche au sein d'un véritable cortège de courtisans, confère des honneurs avec toute la dignité d'un souverain, et conserve une longue rangée de jarres pleines de démons captifs qu'il a désarmés et mis en bouteille pour les empêcher de commettre de nouveaux méfaits. Le présent pape est un homme d'environ quarante ans, de taille moyenne, à la face lisse et aux manières très huileuses, et il représente l'un des ^{p.454} systèmes de croyance le plus dégénéré qui soit dans le monde entier ².

@

¹ *Kai-yu-ts'oung-k'aô* ; *Che-vou-yuan-'houeï* cité par le *Tsi-chô-tsuân-tchen*.

² *The divine Classic of Nan-hua being the works of Chuang tze*, by F.-H. Balfour ; 1881. Excursus, p. XXIV. Cf. [Confucianism and Taoism, by Robert K. Douglas, 1879, p. 285](#), où nous lisons : « The Hierarch of the Faith lives in considerable state in the Lung hu shan or Dragon and Tiger Mountains, in the province of Kiang-se. It is believed that this prelate is the earthly representative of Yuh-hwang Shang-te (lisez *Tchang T'ien-che*), who is but the ascended form of one of his ancestors. Since the apotheosis of this saint, there has not been wanting a member of his clan to sit upon the priestly throne. As in the case of the Lama of Tibet, the appointment is officially made among the members of the clan by lot. On the day appointed for the election, all the male members of the clan assemble at the priestly residence, when a number of pieces of lead, each bearing the name of one of those presents, are thrown into an earthenware vase filled with water. Around this stand priests, who invoke the Three Pure Ones (*San-ts'ing*) to cause the piece of lead bearing the name of the person on whom the choice of the gods has fallen to rise to the surface of the water (Dr Gray's, *China*). The result of the election is reported to the emperor, in whose hands rests the confirmation of the appointment. Nominally the authority of this hierarch is supreme among the priests of the sect throughout the empire, but practically he seldom interferes with his subordinates. The present hierarch is said to be a very ordinary man, with but slight culture, and with as little sense of the dignity of his office. »

APPENDICES

I. Généalogie de la famille des Tchang,
recomposée d'après les ouvrages cités dans le précédent mémoire



La légende du premier pape des taoïstes

1. III^e siècle avant J.-C. — Sous les Tsin et les Han. Cf. *Che-ki*, *Chang-yèou-lou*, etc.
2. Sous les Han. Voir le précédent mémoire pour les autorités.
3. Sous les Han. *Séou-chen-ki*, *Chang-yèou-lou*, *Kang-mou-tche-che*, etc.
4. Mêmes autorités que le précédent : mais surtout le *San-kouô-tche* (Biographie de Tchang Lou). — Époque des trois royaumes Oueï, Chou, Han.
5. Époque des Trois Royaumes. *San-kouô-tche*, Biographie de Tchang Lou.
6. Époque des Trois Royaumes. D'après le *Chou-ki*, Histoire du pays de Chou (Sseu-tch'ouan) par Li Yng (sur lequel voir [Mayers, Manual, p. 125, n° 379](#)).
7. Époque des Trois Royaumes (parenté très douteuse). D'après le *San-kouô-tien-liô*, dans le *San-kouô-tche*, Biographie de Tchang Lou.
8. Époque des Trois Royaumes. *San-kouô-tche*.
9. *Kang-mou-tche-che*, *San-kiaô-yuan-léou*.
10. Sous les Soun (1016). *Toung-kien kang-mou*, *Tou-chou-ki-chou-liô*.
11. Sous les Soun (1103). *Kaï-yu-ts'oung-k'aô*, *Chiô-t'oung*.
12. Sous les Yuan. *Kaï-yu-ts'oung-k'aô*, *Chiô-t'oung*.
13. *Kaï-yu-ts'oung-k'aô*.
14. Sous les Ming (règne de Houng-vou). *Toung-kien kang-mou* et *Che-vou-yuan-'houeï*, cité par le *Tsi-chô-tsuan-tchan*.
15. Sous les Ming (règne de Young-lô), d'après Fan Jou-tseu, voir appendice II, B.
16. *Chiô-t'oung*.

@

II. Notes

sur quelques montagnes célèbres dans l'histoire du taoïsme,

extraites du *Sseu-tch'ouan-t'oung-tche*, Description générale de la province du Sseu-tch'ouan, liv. XII et XIX.

@

A. Le Yun-t'ai-chen (liv. XII)

^{p.455} Cette montagne est située dans le sud-est du district de Ts'ang-ki, département de Paô-ning. Elle porte également les noms de *Foung-houang-chen*, Montagne du phénix, et de *T'ien-tchou-chen*, Montagne du pilier céleste. Elle se trouve à trente-cinq *li* au sud-est de la ville de Tchang-ki ; elle a quatre cents *tchang* (toises) de haut. Au sommet il y a une plate-forme carrée de cent *li* où l'on voit un étang.

Le livre *Tchèou-ti t'ou-ki* rapporte que ce fut là que Tchang Taô-ling des Han étudia le Taô et qu'il engagea ses disciples Ouang Tchang et Tchaô Cheng à se jeter du sommet dans l'espace pour prendre les pêches immortelles. Ceux-ci réussirent après sept essais infructueux et le fameux *Tan* fut trouvé. Dans la suite Taô-ling s'éleva au ciel en plein jour.

Il y a dans la montagne des grottes et excavations qui durent, au temps jadis, servir de logis à Taô-ling et à ses disciples ; on en trouverait en quelque sorte la preuve dans les noms mêmes qu'on leur a donnés : la grotte du *Tan* de jade, la grotte des Immortels, etc. La montagne est couverte de pins et de cyprès ; il y en a un d'une taille prodigieuse sur lequel quatre personnes peuvent se tenir.

B. Le Hô-ming-chen (liv. XIX).

Cette montagne est à trente *li* au nord-ouest de Tâ-y-chien. D'après le *Sien-chien tchouan* cité par le *Houan-yu-ki*, c'est de là que le génie Mâ Tch'eng-tseu se serait élevé au ciel en plein jour.

Elle a la forme d'une jarre renversée ; il s'y trouve un amas de rochers qui a la forme d'une grue, d'où son nom. ^{p.456} On y voit vingt-

La légende du premier pape des taoïstes

quatre grottes qui répondent aux vingt-quatre *tsié-k'i*, fêtes de l'année ; à chaque fête la grotte correspondante s'ouvre, les autres restent fermées. L'entrée de ces grottes est large d'environ trois *tch'e* (pieds), on n'en connaît point la profondeur. Il y a aussi soixante-douze cavernes qui correspondent aux soixante-douze périodes de l'année (*'héou*, voir [Mayers, Manual, p. 359, n°315](#)).

Diverses roches et plusieurs pics dont la *Description* donne scrupuleusement les noms, forme l'amas rocailleux qui est censé représenter une grue : telle pierre figure le bec, telle autre le dos, etc. On y voit aussi plusieurs inscriptions en vieux caractères dues à des *taô-che* célèbres.

Le *Sseu-tch'ouan-t'oung-tche* cite la relation d'un certain Fan Jou-tseu, des Ming, qui visita cette montagne et en a donné une description semblable en tous points à celle du *T'oung-tche*. Nous n'extrayons de ce *Voyage* que le passage suivant :

Me trouvant sur le Hô-ming-chan, dit Fan Jou-tseu, je m'enquis auprès d'un *taô-che*, habitant ces hauteurs, de l'histoire ancienne de la montagne.

— Il y existe, me dit-il, une grue en pierre : quand elle chante, on peut être sûr qu'un génie est proche. C'est ici que Tchang Taô-ling des Han fit ses expériences alchimiques ; lorsque la grue de pierre chanta, il put s'envoler dans les airs.

Je pensai aussitôt à ce que Li Yng rapporte dans son *Chou-ki*, histoire du pays de Chou (Sseu-tch'ouan) ¹, à savoir que Tchang Taô-ling, après avoir trouvé le moyen de commander aux diables, entra dans le Hô-ming-chan et mourut de la piqûre d'un serpent, et que son fils Heng imagina cette fable pour faire croire que son père avait pris place parmi les Immortels. Comment peut-on dire en effet cette parole extraordinaire : « Il s'envola lorsque la grue chanta ». Le *taô-*

¹ Sur Li Yng, voir [Mayers, Manual, p. 125, n° 379](#).

La légende du premier pape des taoïstes

che (que Fan Jou-tseu appelle à tort *seng*, bonze), continua en ces termes :

— L'empereur Tch'eng-tsou (ou Young-lô, 1403-1425) envoya naguère au *Long-'hou chan* (dans le Kiang-si) ^{p.457} un *taô-che* nommé *Vou*, porteur d'une lettre impériale, avec mission de rechercher Tchang San-foung (le pontife d'alors, descendant de Taô-ling) et de lui remettre cette missive. Vou ne put trouver celui qu'il cherchait. Un jour enfin, il l'aperçut au-dessus de la montagne volant dans l'espace ; il le supplia à plusieurs reprises de vouloir bien descendre, mais Tchang San-foung se contenta de lui jeter son bâton et l'un de ses souliers, et disparut. L'endroit où ce fait se passa porte aujourd'hui le nom de *Fang-chien-ai*, falaise de la découverte du génie.

Un de ceux qui accompagnaient Fan Jou-tseu voulut pénétrer dans les grottes, mais l'entrée en était tellement obstruée par des épines et des ronces qu'il dut renoncer à cette entreprise.

@

III. Le pêcher des taoïstes

@

La fable des pêches rapportée par le *Chen-sien-tchouan* est évidemment une allégorie : chez les Chinois, la pêche est le symbole de la longévité et l'emblème du mariage, mais, chez les Taoïstes, elle est devenue le fruit d'immortalité (voir [Mayers, p. 214, n° 707](#)). Par la cueillette des pêches il faut donc seulement entendre que Tchang Taô-ling et ses disciples obtinrent de s'asseoir parmi les génies immortels.

Un pêcher extraordinaire, dont les fruits procurent le don d'immortalité, s'élève à côté du palais de la *Si-ouang-mou*, Mère royale d'occident, sur les monts K'oun-loun (voir [Mayers, p. 178, n° 572](#)) ; on dit qu'il n'a de fruits qu'une fois tous les trois mille ans. A ce propos nous trouvons un passage intéressant dans le *Pô-vou-tche*, de Tchang 'Houâ, des Tsin (Wylie, p. 153), au livre VIII ; en voici la traduction intégrale :

« Vou-ti des Han ¹, aimait les génies et le Taô ; il sacrifiait aux montagnes célèbres et aux grands lacs pour obtenir p.458 le moyen de devenir immortel. En ce temps la *Si-ouang mou* envoya quelqu'un monté sur un cerf blanc pour annoncer à l'empereur qu'elle allait venir. Ce dernier fit faire de grands préparatifs dans le *kiéou-'houâ-koung*, palais des neuf élégances, pour la recevoir. Le septième jour du septième mois, dans la nuit, aussitôt que la clepsidre eut frappé sept coups, la reine arriva dans un char de nuages violets. Elle s'assit dans l'angle sud-ouest de la salle, le visage tourné vers l'est ; sur la tête, elle portait sept sortes de vapeurs azurées qui étaient amoncelées comme des nuages. Trois oiseaux couleur d'azur ², de la taille du corbeau, attendaient près d'elle qu'elle daignât leur donner des ordres. Pour lors on

¹ Han Vou-ti a régné de l'an 140 à l'an 87 av. J.-C. Ce fut sous son gouvernement que les armes chinoises se distinguèrent brillamment dans l'Asie centrale. (Voir [Mayers, Manual, p. 257, n° 863](#)).

² Mayers compare ces oiseaux aux colombes de Vénus, mais il n'en cite que deux (voir [Manual, p. 236, n° 786](#)).

La légende du premier pape des taoïstes

disposa neuf petites lanternes, et l'empereur s'assit le visage tourné vers l'ouest. La mère royale demanda sept pêches, grosses comme des balles (à ses servantes) ; elle en donna cinq à l'empereur et en mangea elle-même deux. Vou-ti mangea les siennes et en plaça les noyaux sur ses genoux. Ce que voyant, la mère royale demanda :

— Pourquoi gardez-vous ces noyaux ?

— Ces pêches, répliqua le monarque, sont jolies d'aspect et douces au goût ; je désire en planter les noyaux.

La *Si-ouang-mou* partit d'un éclat de rire :

— Ces fruits ne sont produits, dit-elle, qu'une fois tous les trois mille ans !

Durant que l'empereur était ainsi assis vis-à-vis de la mère royale, la suite du souverain n'avait pas eu la permission d'entrer et Toung Fang-sô ¹, voulant voir la *Si-ouang-mou* jeta un regard furtif dans l'intérieur par une fenêtre de derrière de la partie sud de la salle. A ce moment la mère royale l'aperçut et elle dit à l'empereur :

— Ce petit ² qui regarde par la fenêtre est déjà venu trois fois me voler ces pêches qui m'appartiennent.

¹ Conseiller et favori de Han Vou-ti (Voir [Mayers, Manual, p. 209, n° 689](#)). A son sujet le Pô-vou-tche raconte le fait suivant qui semble calqué sur une anecdote du même genre narrée par le *Tchan kouô-ts'ô*, Stratagèmes des États Belligérants (Voir la traduction que nous avons donnée de ce dernier passage dans nos [Miscellanées chinoises, Journal asiatique, oct.-nov.-déc. 1881, p. 543](#)) :

« Dans un chemin caché (souterrain), qui conduisait du Kiun-chan au Vou-paô-chan, se trouvaient plusieurs boisseaux de bon vin. Celui qui pouvait boire de ce vin devenait immortel. Après avoir jeûné pendant sept jours, Han Vou-ti envoya une dizaine d'hommes et de femmes à cette montagne pour prendre de ce vin qu'il désirait boire. (Quand ces gens revinrent Toung Fang-sô dit :

— Je connais ce vin ; je vous prie, montrez-le moi.

Il le prit et le but entièrement. L'empereur voulait faire mettre à mort Toung Fang-sô, mais ce dernier dit :

— Me tuer ? mais si je meurs c'est que cette drogue n'est pas efficace : or, comme elle l'est, tuez-moi et je ne mourrai pas.

Han Vou-ti lui pardonna.

Par son discours, Toung Fang-sô voulait ouvrir les yeux de son souverain sur ce prétendu breuvage d'immortalité : il réussit puisque le monarque n'osa pas tenter l'expérience.

² Siaô-eul, litt. « petit enfant ».

La légende du premier pape des taoïstes

En entendant ces paroles, Vou-ti fut très étonné. Dès lors on dit que Toung Fang-sô était un *chen-sien* ou génie.

La même visite de la *Si-ouang-mou* est relatée, avec quelques variantes, dans le *Han Vou-ti nei-tchouan*, histoire privée de Han Vou-ti, attribuée au pinceau de l'illustre historien Pan Kou (Wylie, p. 153). Voici le passage :

« Le septième jour du septième mois, la *Si-ouang-mou* arriva. Elle établit elle-même une cuisine céleste et elle ordonna à ses servantes d'apporter sept pêches. Au bout d'un instant celles-ci vinrent lui offrir sept de ces fruits, gros comme un œuf de pigeon, de forme ronde, de couleur azurée, disposés dans un plat de jade. La mère royale en donna quatre à l'empereur et en mangea elle-même trois. Voyant que Vou-ti gardait les noyaux dans le dessein de les planter, elle lui dit :

— Ces fruits ne sont produits qu'une fois tous les trois mille ans. Le sol de la Chine est trop mince (paô) ; si vous plantez les noyaux ils ne germeront pas.

Il semble que le pays de Chou (Sseu-tch'ouan) ait été renommé, de tout temps, pour ces pêches fantastiques. Nous lisons dans le *Lié-sien-tchouan*, biographies des génies, qu'un certain Kô Yéou, qui se plaisait à faire des moutons en bois et à les vendre, arriva un jour dans le pays de Chou, monté sur un mouton. Le prince de ce pays envoya des gens pour le poursuivre ; Kô Yéou s'enfuit sur le *Soueï-chan*, Montagne ^{p.460} des franges. Ceux qui le poursuivaient goûtèrent aux fruits d'un pêcher qui s'élevait au sommet de la montagne et obtinrent le *taô*. D'où les pêches du *Soueï-chan* passèrent en proverbe : « Quand on obtient une des pêches du *Soueï-chan*, encore qu'on ne devienne pas immortel, on peut cependant être supérieur aux autres ». (Cité par le grand *Thésaurus P'eï-ouen-yun-fou*, à consulter d'ailleurs sur les *t'ao* ou pêches et les expressions et allusions qui se rapportent à ce fruit et à son arbre.)

IV. Superstition pékinoise relative au Maître céleste

@

Il n'est pas sans intérêt de citer ici pour la première fois diverses pratiques superstitieuses des habitants de Pékin dans lesquelles *T'ien-che* ou le Maître céleste des Taoïstes est censé jouer un certain rôle. Les détails qui suivent sont extraits d'un manuscrit de notre collection intitulé *King-tch'eng Sseu-ki Foug-sou*, Mœurs et coutumes des habitants de la capitale pendant les quatre saisons ¹ ; ainsi que nous avons pu nous en assurer nous-mêmes, lors de notre séjour à la capitale, ils sont de la plus rigoureuse exactitude :

« Les cinq jours qui s'écoulent entre le premier et le cinq du cinquième mois sont appelés *Ou-tou jé*, les jours des cinq animaux venimeux ou féroces. Ces animaux sont : le tigre, le scorpion, le centpieds, le lézard et la vipère. On appelle également cette époque le *Touan-yang-tsié*, la fête du *Touan-yang*, et le *Ou-yué-tsié*, fête du cinquième mois. Vulgairement on la nomme *Eul-niu tsié*, fête des femmes et des enfants, parce que rien dans ces jours ne concerne les hommes.

A ce moment les jeunes filles et les jeunes femmes fabriquent, avec des étoffes de soie de toutes couleurs, des tigres, des gourdes, des roseaux, des artémises, des melons et des courges et placent ces objets dans leurs cheveux ; les petits ^{p.461} enfants en portent une enfilade dans le dos. Le premier, au matin, tous les habitants collent à leur porte des amulettes du Maître céleste, ou bien des dessins représentant le Maître céleste tenant les cinq animaux venimeux. C'est une allusion à un fait du temps de la dynastie des Ming ; à cette époque, en effet, l'empereur Kia-ts'ing (1522-1567) ordonna au Maître céleste Tchang, de la montagne Loung-'hou du Kiang-si de recueillir le principe de transmigration des cinq

¹ On trouve à peu près les mêmes détails dans l'ouvrage intitulé *Ti-king King-vou liô*, « Abrégé des objets et des sites de la capitale des empereurs », au livre V.

La légende du premier pape des taoïstes

animaux venimeux ; Tchang réussit cette opération le cinq du cinquième mois.

On dit que si l'on colle ainsi des charmes et des dessins à sa porte pendant cinq jours, on ne souffrira pas des cinq animaux venimeux pendant l'année, et l'on pourra écarter le mauvais air ; de chaque côté de la porte on suspend aussi des branches de roseau et d'armoise, afin de chasser la peste. On agit ainsi dans toutes les familles, grandes et petites, de la ville chinoise et de la ville tartare.

Le premier et le cinq, au matin, on fait bouillir du cinabre et du soufre dans l'eau-de-vie, on fait ensuite sécher le tout au soleil jusqu'à midi, puis, avec un pinceau, on trace le caractère *ouang* (roi) sur les narines des enfants, sur le lobe de leurs oreilles ou encore sur leur front. C'est également dans le but d'écarter les animaux venimeux, etc.

@